

**Un sens à la vie**

1<sup>re</sup> édition, 1978  
2<sup>e</sup> édition, 1979  
3<sup>e</sup> édition, 1981  
4<sup>e</sup> édition, avril 1990

Ce livre est également disponible en allemand  
et en anglais chez le même éditeur.

© CAUX Edition SA, 1978 et 1990

Photo couverture: Danielle Maillefer

CAUX EDITION  
CH-1824 Caux  
(Suisse)

*En France:*  
68, Boulevard Flandrin  
75116 Paris

Imprimé en Suisse – ISBN 2-88037-004-3

FRIDA NEF

# Un sens à la vie

PRÉFACE  
DU DR PAUL TOURNIER

4<sup>e</sup> édition

CAUX EDITION

## PRÉFACE

Frida Nef hésitait encore : des amis la pressaient de publier ce récit de sa vie. Elle m'a alors soumis son manuscrit. Tout de suite, et avec conviction, je l'ai engagée, à mon tour, à le faire. Car je pense qu'une histoire comme celle-ci, racontée si simplement et sincèrement, peut aider d'autres gens à découvrir le sens de la vie, et de leur vie personnelle. Et je suis heureux de présenter maintenant son livre au lecteur.

Le Dr. Viktor Frankl, qui occupe à Vienne la chaire illustrée jadis par Freud, dit que la maladie de notre civilisation occidentale actuelle est la perte du sens de la vie, que la plupart de nos contemporains ne savent plus pourquoi ils vivent.

Il ajoute que s'ils ne rougissent plus du sexe, comme au temps de Freud, beaucoup d'entre eux rougissent de la religion ; alors que seule la conscience « derrière laquelle il y a Dieu » permet à l'homme de trouver le sens de sa vie.

Certes, on nous donne souvent des biographies de missionnaires célèbres ou d'évangélistes éminents. Mais ce sont là des hommes exceptionnels, qui ont

pu faire de longues études et sont doués d'un grand talent oratoire. Aussi le lecteur peut ne pas se sentir concerné parce qu'il ne jouit pas de tels privilèges.

Et puis, chez eux, il s'agit d'une carrière religieuse, au sens théologique du terme, à laquelle ce lecteur ne se sent nullement appelé. Aussi une autobiographie comme celle-ci me semble les compléter efficacement, celle d'une simple femme, une laïque, à l'enfance difficile, et qui, pendant des années, a travaillé dur, par dévouement à Dieu et au prochain, à faire de la bonne pâtisserie.

Mais son livre est trop personnel pour que je me perde ici dans des généralités ou des commentaires psychologiques. Il me provoque à écrire, à mon tour, à la première personne. Si Frida Nef m'a demandé cette préface, c'est parce que j'appartiens à la même famille spirituelle.

Parce que je l'ai bien connue à l'époque où elle a fondé et dirigé « La Grande Aventure ». Que j'ai connu aussi son amie Marie-Liette et partagé leur enthousiasme. Parce que ce sont des témoignages tout simples et concrets comme le leur qui m'ont touché personnellement et qui ont changé ma propre vie.

J'ai eu ainsi, moi aussi, mon aventure, à la fois toute différente et toute pareille à celle de Frida Nef. Et qui est universelle, vécue par tous ceux que Dieu a appelés, tout au long de l'histoire, et tout autour de la mappemonde, à lui abandonner la direction de leur vie, autant que cela nous est possible à nous humains, fiers, égoïstes et discuteurs.

Alors au travers de la diversité même de nos vocations, on distingue la communauté fondamentale de notre expérience, celle d'une intimité croissante avec

Dieu dans le recueillement et de ses fruits au prix d'une obéissance toujours difficile.

On me questionne souvent sur ce recueillement qui me conduit aussi depuis quarante-six ans à mieux me reconnaître tel que je suis et à mieux voir ce que Dieu attend de moi. Je ne peux jamais que répondre : « Essayez ! » Car, pour nous initier, l'exemple de ceux qui le pratiquent est plus efficace que les conseils.

*Paul Tournier*

## AVANT-PROPOS

J'étais complètement perdue... J'attendais ma valise qui n'arrivait pas. Dans un bureau, on me dit que j'étais descendue de l'avion une heure trop tôt et que je ne me trouvais pas à Atlanta où je devais me rendre ! J'arrivais d'Amérique du Sud et je m'étais fiée à ma montre, ne sachant pas qu'il y avait un changement d'heure pendant le parcours. Affolée, je courus de toutes mes forces vers la piste et retrouvai mon avion à la dernière minute !

Aussi, quel soulagement ai-je éprouvé en arrivant à Atlanta d'être accueillie par un grand sourire de bienvenue : c'était mon amie Frances. Elle m'a conduite dans sa grande et belle villa. Dans les environs, je remarquai de jolies petites maisons entourées de jardins fleuris.

Un jour, Frances voulut m'emmener voir les montagnes et un pâturage qui lui appartenait. Je ne voyais qu'un paysage absolument plat. Des montagnes ? Etait-ce sérieux ? Après bien des heures de voyage, la voiture se mit à grimper sur une route pierreuse et nous nous sommes trouvées sur un alpage parsemé de petites fleurs de montagne. Sous

un ciel d'automne ensoleillé, ses chevaux paissaient. Nous avons pique-niqué dans une cabane au milieu des prés.

Pendant ce voyage et les jours suivants, nous avons appris à nous connaître mieux. Dans cette atmosphère si chaleureuse, je me sentais tout à fait à la maison. C'est alors que je me suis rendue compte que nous venions de familles totalement différentes. Le père de Frances était le fondateur du *Retail Credit*, qui est devenu une des grandes affaires d'Amérique. Moi, je venais d'une famille ouvrière très simple de Suisse.

J'avais parlé de ma vie à Frances et, un jour, elle me dit d'un ton très convaincu :

— Frida, tu dois écrire ton histoire.

— Je ne saurais jamais, dis-je.

Quand, environ une année plus tard, mes amis Gisèle et Oscar vinrent me dire la même chose, il me sembla que c'était une indication d'En-Haut. Bien que je m'en sente tout à fait incapable, je me suis mise au travail, et c'est ainsi que ce livre est né.

## ENFANCE

### *Ma famille*

C'est à Gaïs, petit village du canton d'Appenzell, en Suisse, que je suis née un matin de mai 1908. J'ai su par ma mère que le printemps avait été magnifique et que tous les arbres étaient en fleurs. Mais, la nuit qui précéda ma naissance, il neigea si fort que le lendemain des quantités de branches fleuries se rompirent sous le poids de la neige. De nos jours, les astrologues ne m'auraient probablement pas prédit un avenir très heureux, mais en ce temps-là, on n'attachait pas autant d'importance à ce genre de considérations ! J'étais encore toute petite quand nous partîmes habiter près de Saint-Gall et, chaque fois que ma mère retournait à Gaïs avec nous, ses amis étaient très curieux de voir la fille qui était née sous ces tristes auspices !

Nous étions cinq enfants : mon frère et ma sœur aînés, moi la troisième, mon frère et ma sœur cadets. Nous avons eu encore un frère décédé en bas âge.

Mon père, tisserand, travaillait à domicile et avait en même temps un emploi chez un fabricant où il

s'occupait de l'installation et de la réparation des métiers à tisser.

A cette époque, le tissage à la main était encore un beau métier, très à la mode. Mon père s'était initié à ce travail en accompagnant mon grand-père qui allait réparer les métiers jusque dans les villages les plus éloignés ; cela les obligeait à prendre leurs repas dans les cafés.

Il avait l'esprit ouvert et était passionné de lecture : nous avions au grenier des caisses pleines de revues, d'almanachs et de livres de toutes sortes. Quand il avait lu tout ce qu'il avait sous la main, il envoyait l'un de nous au grenier lui chercher une nouvelle pile de ces livres qu'il se mettait à relire.

### *La vie n'est pas facile*

Je crois qu'il aimait ma mère, mais il s'adonnait malheureusement à l'alcool et dépensait à boire dans les cafés la plus grande partie de ses modestes gains. Souvent nous n'avions pas de quoi acheter du pain.

Ma mère envoyait alors deux d'entre nous à sa recherche dans les cafés. C'était la chose que j'appréhendais le plus — un vrai cauchemar chaque fois — car nous avions tellement honte de voir notre père en état d'ivresse. De l'extérieur, derrière les vitres, nous écoutions et cherchions à reconnaître sa voix, puis nous entrions en tremblant, sachant que les hommes allaient rire et que les serveuses auraient des regards moqueurs. (Oh ! comme nous les haïssions, ces femmes !) Quel soulagement quand nous pouvions repartir avec les quelques sous qu'il nous avait donnés pour acheter une miche.

Il est arrivé à ma mère, qui avait l'humour appenzellois, de nous dire : « Allez chercher votre père et dites-lui que quelqu'un l'attend à la maison. » Quelquefois ça marchait et il rentrait intrigué. Alors ma mère de lui déclarer : « C'est moi qui t'attends. »

### *Des robes à la mode*

Le souci constant de notre mère était de trouver les moyens de nous nourrir, de nous vêtir. Il n'arrivait que très rarement qu'elle puisse nous acheter une paire de souliers ou une robe, mais alors c'était une fête ! Elle ne demandait jamais rien à personne, pourtant il y avait des gens qui devinaient nos besoins et donnaient des vêtements usagés ; d'autres, par délicatesse, déposaient de façon anonyme leurs dons derrière la porte.

Notre mère arrangeait ces habits au mieux : il ne fallait pas que manque un seul bouton ! « Aucune femme sérieuse ne le permettrait », disait-elle. En revanche elle ne s'inquiétait pas du tout de la mode. Dans nos robes beaucoup trop longues, ma sœur et moi avions peur que nos camarades se moquent de nous, aussi les raccourcissions-nous au moyen d'épingles de sûreté que nous lui chipions. Nous nous arrangions à partir tôt pour l'école et, sitôt hors de vue, nous courions derrière un arbre ou un buisson, et là nous remontions nos robes et fixions tant bien que mal un ourlet avec les épingles ; ainsi, nous arrivions à l'école en robe courte ! Au retour, même jeu pour défaire nos ourlets et nous arrivions à la maison en robe longue !

Nous devons prendre bien soin de nos affaires : dès les premiers beaux jours de printemps, nos sou-

liers étaient enfermés dans une armoire, et pas question de les ressortir avant l'automne. Nous allions pieds nus et étions presque seuls à le faire. Nous regardions avec envie les jolies sandales de nos camarades. Aux premières gelées, nous supplions notre mère de nous donner nos souliers. Ah ! comme il faisait bon d'avoir les pieds au chaud !

Au sein de cette misère, notre mère tenait bon, car elle avait une foi à toute épreuve. Pour nourrir ses cinq enfants, elle travaillait souvent jusqu'à l'aube à découper des broderies, travail fort délicat qui se faisait à l'aide de fins ciseaux pointus, qui exigeait une grande adresse et rapportait très peu.

Un matin (c'est un de mes plus anciens souvenirs), je devais avoir entre trois et quatre ans, nous déjeunions comme d'habitude de pain et de lait. Ma mère était silencieuse et avait l'air fatigué. J'étais assise à côté d'elle et je m'aperçus qu'elle buvait une tasse de lait, mais ne mangeait rien. Je lui demandai :

— Pourquoi ne manges-tu pas de pain ?

— Pour moi, le lait suffit ; vous, vous avez besoin de pain, me dit-elle.

Cette réponse est restée gravée pour toujours dans ma mémoire.

### *Mes grands-parents*

Maman venait d'une famille de quinze enfants. Ses parents vécurent unis pendant cinquante ans par un amour exceptionnel. Nous avons pour eux un profond respect.

A quatre-vingt-cinq ans, ils descendaient encore chaque matin dans leur cave pour tisser. C'était une grande joie pour nous d'aller leur rendre visite et de

les regarder lancer leur navette d'un bout à l'autre du métier.

Ils vivaient très simplement. Il y a une image que je n'oublierai jamais : c'est celle du repas familial. Assis l'un en face de l'autre, au coin de la table carrée, mes grands-parents mangeaient dans la même assiette, qui était plus grande que celle des autres. D'abord grand-père servait le repas à tout le monde, puis, tout en mangeant, d'un geste rapide, il poussait avec sa fourchette les meilleurs morceaux du côté de grand-mère, et elle, immédiatement, les renvoyait vers lui. Ce jeu continuait jusqu'au moment où il ne restait que les meilleurs morceaux, qu'ils étaient bien obligés alors de se partager.

C'est d'eux que ma mère tenait une foi simple et sans faille. Ses frères et sœurs nous ont souvent dit que jamais, jamais notre mère n'était allée chez ses parents pour se plaindre ou demander quoi que ce soit. Quand nous lui demandions pourquoi elle avait épousé notre père, elle nous disait : « Je connaissais sa faiblesse, mais je l'aimais, et j'espérais faire quelque chose pour lui. »

Elle lui avait promis fidélité jusqu'à la mort et, dans les pires moments, elle comptait sur Dieu seul.

### *Souliers troués et récompenses*

Je me souviens qu'un jour il y avait beaucoup de neige à moitié fondue et, en rentrant de l'école, mes pieds étaient trempés à cause de mes souliers troués. « Demain, me dit ma mère, tu n'iras pas à l'école ; il faut attendre d'avoir d'autres souliers. » Je me demandais avec une certaine inquiétude s'il était permis de manquer l'école pour des souliers troués...

On peut s'imaginer notre joie et notre surprise, quand, le lendemain matin, trois paires de souliers étaient alignées sur le seuil de la porte d'entrée ! Une de ces paires me chaussait à merveille. Cela me fit une profonde impression et je pressentis qu'il devait y avoir un mystère merveilleux là-dedans.

Nous avons fait beaucoup d'expériences pareilles à celle-là. Nous savions que c'était grâce à notre mère qui aimait Dieu. Souvent nous la trouvions en prière en entrant dans sa chambre. Bien qu'elle fût douce comme l'est une vraie mère, elle n'était pas du tout sentimentale : elle ne nous ménageait pas et nous apprenait à travailler, à l'aider au ménage et à faire d'autres travaux.

Le samedi, chacun avait sa part de nettoyages à faire dans la maison. Nous avions rarement de la viande sur la table pendant la semaine, mais quel régal quand, une fois la maison propre, nous recevions en récompense, au repas du soir, un cervelas ou une saucisse chaude, que nous avions la permission de manger avec les doigts ! C'était pour nous un repas de fête et nous nous en réjouissions des jours à l'avance.

### *Au bois*

Pendant les vacances, nous allions souvent passer des journées entières dans la forêt pour ramasser du bois mort. Il en fallait assez pour chauffer la chambre familiale durant tout l'hiver.

Nous partions généralement entre cinq et six heures du matin, un morceau de pain et un peu de fromage en poche, tirant les petits chars sur lesquels nous entasserions notre bois mort, après l'avoir mis

soigneusement en fagots. Nous aimions prendre un chemin montant qui conduisait à un joli hameau entouré de forêts. Là s'étalait un grand étang plein de roseaux. Une petite église ancienne, au clocher très pointu, ainsi que le couvent attenant construit en 1244, donnaient à ce village un cachet spécial qui fait sa renommée dans tout le canton.

Nous arrivions le matin très tôt, tirant nos charrettes. L'air était souvent encore très frais et l'atmosphère si calme ! Nous allions frapper à la porte du couvent et demandions à la nonne, qui ouvrait la petite fenêtre de la grille, de bien vouloir nous donner pour deux sous de « Kröpfli » (biscuits à l'anis), spécialité confectionnée au couvent. Nous savions qu'elle nous remplirait les poches. Un peu confus, mais tout heureux, nous repartions ramasser notre bois.

Nous avions hâte de finir, car nous ne voulions pas terminer la journée sans faire un tour en bateau sur l'étang. Normalement il aurait fallu payer quelque chose, et c'était défendu de naviguer quand il y avait du vent, mais nous ne pouvions pas résister et nous nous embarquions clandestinement. Ce n'était pas facile de ramer sur l'étang plein de roseaux, surtout quand l'eau était agitée. Nous revenions le cœur battant, nous sentant un peu coupables, mais soulagés d'être sains et saufs. D'autres fois, l'eau était calme et, de notre barque, nous regardions le soleil descendre derrière le village et les forêts. Jamais je n'oublierai ces couchers de soleil : ils me faisaient comprendre que la vie pouvait aussi être belle. Alors la joyeuse descente du retour me semblait deux fois plus courte que d'habitude.

### *Une corbeille de fruits et un lit de feuilles sèches*

En automne, notre voisin, un paysan, nous demandait de venir l'aider à ramasser les fruits. En récompense, il nous en donnait une pleine corbeille pour toute la famille. Quel délice de mordre dans des pommes et poires juteuses, avec permission d'en manger tant qu'on voulait ! Nous étions souvent piqués par les guêpes, mais, malgré cela, c'étaient nos plus belles vacances.

Au début de l'hiver, nous allions ramasser des feuilles mortes destinées à renouveler les matelas-sacs de nos lits qui, après une année, « faisaient le creux » et n'étaient plus très confortables. Nous mettions les feuilles quelques jours au soleil afin qu'elles soient parfaitement sèches. Un beau matin, nous vidions nos matelas-sacs, maman les lavait et les mettait au soleil, et le soir nous les remplissions en prenant soin de bien les bourrer ; maman nous disait tout en les recousant : « Vous verrez comme vous dormirez bien ce soir. » En effet, quelle joie de se rouler sur ces sacs tout gonflés et de s'endormir dans la bonne odeur des feuilles séchées au soleil !

### *Pourquoi ?*

Je devais avoir neuf ou dix ans quand on nous envoya, mon frère et moi, travailler chez un jardinier. Nous arrachions les mauvaises herbes sous un soleil de plomb pour dix centimes l'heure. Nous devions commencer à huit heures du matin. A midi, on nous apportait un bol de soupe et un morceau de pain. Assis sur l'escalier, à la porte de la villa, nous mangions, non sans penser avec mélancolie à ceux qui

pouvaient prendre leur repas avec leurs parents autour d'une table sympathique.

Sitôt notre repas terminé, nous devions reprendre notre travail jusqu'au soir. D'entendre les autres enfants jouer et rire tout près, nous crevait le cœur. Et tout cela parce que nous étions pauvres, que notre père buvait et qu'il fallait gagner de l'argent pour acheter une paire de souliers ou autre chose ! Un jour, j'en eus vraiment assez et je refusai de retourner travailler si durement pour presque rien.

Le soir, dans nos lits, où nous dormions à deux, nous nous posions mille questions : Pourquoi le monde est-il fait ainsi ? Pourquoi y a-t-il des gens riches et d'autres qui n'ont rien ? Pourquoi notre mère doit-elle travailler si dur ? Pourquoi valons-nous tellement moins que d'autres et sommes-nous traités en inférieurs ? Pourquoi vivons-nous ?

### *Années d'école*

C'est au printemps de l'année 1914 que j'entrai à l'école. Peu après, ce fut la guerre. Je vois encore le crieur public battant du tambour et parcourant toutes les rues du village pour appeler les soldats sous les drapeaux. Nous, les enfants, nous étions tout excités. Sans comprendre vraiment le danger qui menaçait, nous sentions qu'il s'agissait de quelque chose de grave. A la maison, cela se faisait sentir par des repas toujours plus maigres. L'argent manquait même pour acheter le strict nécessaire et nous avions souvent faim. Je me souviens qu'avec mes frères et sœurs nous nous précipitions sur chaque petite croûte de pain sec.

Nos parents nous envoyèrent alors manger à midi

la soupe scolaire. Ma mère était heureuse de cette solution, mais pour moi c'était un cauchemar. J'avais hérité d'une constitution fragile et je n'avais jamais faim. Surtout, j'avais en horreur la soupe aux flocons d'avoine que j'avais été obligée de manger si souvent quand j'étais malade. Alors, quand j'avais devant moi ce grand bol en émail avec ses ébréchures noires, rempli de cette soupe détestée, une vraie angoisse s'emparait de moi. Je savais que je ne pourrais pas partir avant d'avoir vidé le bol et je suppliais mon jeune frère Hans de manger ma soupe. Ses camarades se moquaient de lui, mais il me tirait d'affaire, non sans y trouver quelquefois un profit personnel : s'il savait que j'avais reçu un peu de chocolat ou une friandise, il m'obligeait à partager avec lui ; si je refusais, il me disait : « Alors je ne mangerai plus ta soupe. » Bien des années plus tard, nous avons ri en évoquant ce souvenir !

### *Mon père*

La conduite de notre père pesait lourdement sur nous. Un jour, sortant de l'école et rentrant gaiement avec mes camarades à la maison, j'aperçus de loin un homme ivre que deux autres personnes soutenaient. Je ressentis un choc et me dis : « Pourvu que ce ne soit pas mon père ! » Je ralentis le pas et essayai d'attirer l'attention de mes camarades d'un autre côté, mais en vain. A un moment donné, ils s'écrièrent tous : « Il y a un ivrogne là-bas, allons voir ! » C'était bien mon père. Il m'est impossible de traduire l'humiliation que je ressentis. Je serrai les poings dans ma poche et résolu de tout faire pour ne plus jamais endurer une telle honte !

Dès ce moment, s'est installée dans mon cœur une volonté farouche de réussir dans la vie. A mesure que les années passaient, notre situation familiale nous paraissait intolérable et la haine contre notre père grandissait. Souvent nous disions à notre mère :

— Quand nous serons grands, nous travaillerons et gagnerons bien, pour que tu aies la vie plus facile ; mais alors il faudra que notre père change ou s'en aille.

Mais notre mère nous répondait :

— Priez pour lui, pour qu'il change ; c'est mon seul désir. Ne faites rien que vous puissiez regretter plus tard. Souvenez-vous qu'il est votre père.

Les semaines qui précédèrent ma confirmation furent parmi les plus pénibles. Mon père passait toutes ses soirées au café et j'étais angoissée à la pensée qu'il pourrait être ivre ce jour-là. Tous les cadeaux que je recevais ne pouvaient remplacer celui que j'aurais désiré par-dessus tout : la présence d'un père sobre et aimant.

La veille de ce grand jour, il rentra tard et se coucha tout habillé sur un divan. Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. A cinq heures du matin, j'entendis qu'il se levait. Une force intérieure me poussa à me lever aussitôt et à aller lui parler. Je me plaçai devant lui et lui dis :

— Père, promets-moi de ne pas aller au café aujourd'hui.

Il me regarda surpris et dit :

— Il me faut sortir un moment, mais je revien-drai.

Je le suppliai de ne pas me faire la honte de rester au café pendant que je serais reçue à l'église. Je crois que la force intérieure brûlante avec laquelle je lui parlai lui fit impression et le toucha. Aussi, après une courte sortie, il revint et passa la journée avec nous.

### *Noël*

Il y avait des Noëls qu'il fallait fêter sans notre père et nous étions angoissés. Quand il rentrait à moitié ivre, notre mère nous envoyait vite au lit. Nous nous couchions sous nos duvets, mais tendions quand même l'oreille pour nous assurer qu'il ne lui fasse pas de scène. Comme elle savait se taire et rester tranquille, il allait généralement assez rapidement au lit, et nous étions très soulagés.

Malgré tout, nous avions toujours un sapin à Noël et si notre père se trouvait au milieu de nous sans avoir bu, vraiment lui-même, c'était pour nous une soirée inoubliable. Avant Noël, nous vidions notre tirelire pour acheter un petit cadeau pour nos parents. Notre mère ne pouvait acheter de jouets, mais nous trouvions toujours un vêtement ou quelque chose d'utile à notre place. Cela nous réjouissait beaucoup, mais il n'y avait pas de comparaison avec la joie que nous ressentions quand notre père était là, que nous lui apportions un petit cadeau, qu'il avait l'air heureux et souriait même ; alors nous étions comblés de bonheur !

Pour le repas du vingt-quatre, chacun achetait une petite spécialité, charcuterie ou autre, et c'était pour nous le vrai festin de Noël. Ce qu'on gardait pour le lendemain était mis entre les doubles fenêtres givrées,

qui nous servaient de frigidaire. Ces Noëlslà, où nous étions une vraie famille, restaient pour nous les plus beaux souvenirs.

Ma mère ne perdait pas espoir et pria pour que notre père soit libéré de sa passion. « Je ne voudrais pas demander trop à Dieu, nous disait-elle, mais si seulement votre père pouvait changer avant de mourir, et que nous puissions vivre deux petites années en paix, en famille... C'est là mon plus grand désir. »

Dieu exauça son vœu. Après vingt-sept ans de mariage, de luttes et de souffrances, mon père fut interné durant neuf mois dans un asile de buveurs. Il en sortit transformé et demanda pardon à notre mère. Il était libéré. Durant deux ans et demi, nous eûmes la joie de vivre heureux en famille.

Il tomba malade et mourut à l'âge de quarante-neuf ans, le jour de Pâques 1930. Pendant toute la dernière journée, il ne cessa de nous répéter : « Aidez votre mère, faites tout ce que vous pourrez pour elle, je vous en supplie. » Quelques heures avant de lui fermer les yeux, ma mère lui demanda :

— Es-tu en paix avec Dieu et les hommes ?

— Oui, répondit-il très clairement.

Sa montre, suspendue à un clou à côté de lui, s'arrêta de battre en même temps que lui de respirer.

### *Je veux vivre*

Ces années d'épreuves n'ont pas seulement laissé des cicatrices dans notre cœur, mais notre santé s'est ressentie du fait que nous avons été sous-alimentés. Jusqu'à ce que j'aie atteint mes quinze ans, ma mère se demandait souvent si je vivrais ou si je mourrais. A neuf ans, je fus atteinte d'une maladie dont j'ignore

le nom : mon corps n'était qu'une grande plaie ouverte, mes jambes étaient gonflées d'eau. A cela s'ajouta la scarlatine, et j'étais entre la vie et la mort. Le matin de Pentecôte, après la visite du médecin, ma mère s'approcha de mon lit et me dit :

— Plutôt que de souffrir ainsi, n'aimerais-tu pas aller au ciel ?

Cette question fut un choc pour moi.

— Je veux vivre, répondis-je.

Je compris que le docteur m'avait condamnée. Bien que ma mère m'ait dit qu'au ciel je serais avec les anges, je n'en persistai pas moins dans mon refus de mourir. Aussi, quand elle eut quitté la chambre, me sentant seule et abandonnée de tous, même de ma mère, sans avoir encore une vraie foi je m'adressai à ce Dieu dont on m'avait parlé et lui dis : « Puisque tu peux me faire mourir, tu peux aussi me faire vivre. J'aimerais savoir ce que c'est que la vie. Et si tu me permets de vivre, tu pourras faire de moi ce que tu voudras. »

Plus tard, dans les moments les plus difficiles, je me rappelai cet engagement qui souvent m'aida à reprendre la bonne route.

## II

### JE GAGNE MA VIE

#### *Ma première paie*

A l'âge de quatorze ans, je quittai l'école primaire. Quelques jours après, un de mes maîtres d'école demanda si je pourrais venir aider sa femme qui était malade.

J'avais toujours adoré les enfants, bien plus que les poupées. Comme il y avait dans cette famille un petit garçon d'une année, j'acceptai tout de suite. Peu de temps après, la mère dut subir une opération. Certaines personnes trouvaient que j'étais trop jeune pour la remplacer, mais, à ma surprise, on me garda et je me chargeai du bébé et du ménage. Comme j'avais toujours eu des sentiments d'infériorité, cette confiance me fit grand bien. Pour la première fois, je sentais que j'avais une responsabilité et j'étais fière de soigner un bébé toute seule ! On avait mis le berceau dans ma chambre pour que je puisse veiller sur l'enfant ; bien des fois, je me relevais pour aller, sur la pointe des pieds, voir s'il dormait.

Je fis aussi mes premières expériences culinaires : comme j'étais très orgueilleuse, et que je ne savais pas encore faire grand-chose, je me donnais une

peine énorme. Hélas, je ne réussissais pas toujours et je me sentais très humiliée quand je ratais un plat. Heureusement, mon maître était aussi compréhensif à la maison qu'à l'école. J'ai donc gardé un très bon souvenir de cette première place, et je n'oublierai jamais la joie ressentie lorsque je reçus ma première paie.

### *Avec les cochons*

La place suivante fut bien différente. C'était à la campagne, dans une famille qui tenait une fromagerie. A côté du ménage et des grosses lessives, que l'on faisait encore à la main, il fallait m'occuper de soixante à quatre-vingts porcs.

C'était avec peine que je sortais de mon lit bien chaud pour aller vers quatre heures du matin ramasser l'herbe mouillée et froide que l'aîné des enfants fauchait pour les bêtes. Ensuite je devais parfois l'aider à nettoyer la vaste porcherie. Je ne peux pas dire que j'y trouvais du plaisir ! J'estimais que je n'étais pas un valet de ferme, mais c'était surtout le « parfum » de tous ces cochons que je ne pouvais supporter.

De temps à autre, on vendait les plus gros animaux. Nous devions alors nous lever à deux heures et demie du matin et partir dans la nuit, poussant un troupeau de vingt à trente porcs jusqu'à la gare du prochain village. Il fallait faire le parcours avant que la circulation ne commence et cela prenait environ deux heures, selon la « bonne volonté » de nos bêtes. A l'arrivée, nous les pesions et les embarquions dans un wagon, destination inconnue, probablement la boucherie.

Quand un certain nombre de cochons avaient été vendus, ils étaient remplacés par d'autres qui devaient être engraisés à leur tour. Malheureusement les porcs sont aussi xénophobes que les hommes et les « anciens » n'acceptaient pas les nouveaux arrivants : ils les reniflaient un moment, puis de grandes batailles éclataient, qui duraient deux ou trois jours dans leur enclos où il y avait pourtant peu de place.

Je me vois encore au milieu d'eux, frêle fillette de quinze ans, essayant avec un gros bâton de les empêcher de se mordre ! J'avais une peur bleue de ces bêtes qui criaient et me bousculaient.

Si dures que fussent les circonstances, notre mère ne nous permettait pas de quitter une place prématurément. Elle estimait qu'il était bon pour nous d'apprendre à « tenir le coup ». Cependant, cette fois-là, craignant que le travail ne dépasse mes forces, elle me retira de cette place au bout de six mois.

### *Elle avait les poches pleines d'argent*

Mme M. qui m'engagea alors pour l'aider au ménage et au magasin était âgée de septante ans. Je partageais sa chambre. Lorsqu'elle avait une crise d'asthme pendant la nuit, j'avais peur qu'elle ne vienne à mourir et que je ne sache pas faire.

C'était une très bonne commerçante, mais elle oubliait de mettre les recettes dans la caisse et se promenait les poches pleines d'argent. Le soir, en allant se coucher, elle laissait tomber sa monnaie qui s'éparpillait sur le plancher ; j'en ramassais partout, jusque sous le lit. Je me rappelle que par moments j'ai été terriblement tentée de mettre une ou

deux pièces dans ma poche qui était vide ! Généralement je pouvais résister à cette tentation, mais une ou deux fois, je pris une pièce d'un franc ; puis, quand je pensais à ma mère qui nous enseignait à être toujours honnête, j'avais tellement honte que je remettais l'argent à sa place.

Chez Mme M., j'ai appris entre autres à réparer des chaises en rotin. Je me livrais à ce travail avec beaucoup d'entrain. Je me disais : « Qui sait, quand tu seras vieille, peut-être seras-tu heureuse de gagner ainsi quelques sous. » Pour chaque chaise réparée, je recevais un petit pourcentage. A cette époque, les salaires étaient maigres. Au début, je gagnais quinze francs par mois ; petit à petit, j'arrivai à trente francs.

### *Ensevelie sous les brosses*

Et je pense encore à un milieu distingué où j'ai été en service. La maison se trouvait dans les hauts de Zurich avec une vue magnifique sur la ville et le lac. En me rappelant tout ce que j'ai vécu là, il me semble que j'ai fait un mauvais rêve. A six heures du matin précises, je devais être à la cuisine. S'il m'arrivait d'avoir cinq minutes de retard, ma patronne me menaçait de diminuer mes gages (je gagnais trente francs par mois).

On plaisante souvent en parlant des Suissesses allemandes trop méticuleuses ; je ne sais si cela a changé. En tout cas, là-bas, il fallait faire chaque jour six chambres à fond, même si elles n'avaient pas été utilisées. C'était comme un perpétuel nettoyage de printemps. Je me vois encore apporter en grognant tout un attirail : balais, balayette et pelle, plumeau

pour les rideaux, brosses spéciales pour les tableaux et pour les radiateurs, escabeau pour grimper et épousseter le haut des murs, paille de fer et encaustique, sans oublier le gros bloc très lourd avec divers chiffons pour faire briller le parquet. Je ne souhaitais qu'une chose de tout mon cœur, c'est que la patronne s'en aille en commissions. Pendant ce temps, je tri-chais autant que possible et ne faisais que la moitié du travail.

Pour mes repas, je recevais les fonds des casseroles à gratter et des os avec un peu de viande. En me mettant à table toute seule à la cuisine, je me disais : « Mange, petit chien ! »

Pendant toutes ces années de service dans des familles différentes, j'ai eu beaucoup de travail, je ne le craignais pas. Cependant quand j'entendais des gens prononcer le mot de « bonne » d'un ton méprisant, j'étais si blessée et humiliée que j'aurais pu les étrangler. Si je n'avais pas rencontré plus tard des maîtresses de maison qui aimaient et respectaient leurs employées, et si moi-même je n'avais pas trouvé un espoir pour le monde, il est fort possible qu'un jour je serais allée lutter avec ceux qui se servent de la haine et de la violence pour que justice soit rendue.

### *En fabrique*

J'avais environ dix-huit ans lorsque je reçus de mon père, qui se trouvait encore à l'asile des buveurs, la seule et unique lettre qu'il m'ait jamais écrite. Il me demandait si, à son retour, je ne reviendrais pas à la maison pour que nous puissions avoir enfin une

vie de famille. Il fallait pour cela que je travaille en usine et, bien que j'eusse en horreur ce genre d'emploi, je ne pus résister à sa demande.

En quelques semaines j'appris à tisser ; par la suite j'eus la responsabilité de six métiers à tisser automatiques. Je tissais du drap, des molletons, des linges de cuisine, des étoffes pour chemises d'hommes. Tisser est un métier des plus intéressants. Quand on pense à d'autres métiers où des milliers d'ouvriers et d'ouvrières accomplissent du matin au soir, année après année, un travail monotone, on se demande comment leur esprit peut encore rester ouvert pour autre chose. Un tisserand, lui, voit grandir sous ses yeux le rouleau de sa toile et, quand apparaît sur l'étoffe la croix rouge qui signifie que la pièce est terminée, il a la satisfaction de contempler quelque chose d'utile et d'intéressant, sorti de ses mains.

Dans la salle où je travaillais, il y avait environ deux cents métiers. Il faut avoir eu l'occasion de pénétrer dans un tel atelier pour se rendre compte du bruit infernal dans lequel travaillent les ouvriers. Généralement les visiteurs se bouchent les oreilles des deux mains. Et pourtant il y a des ouvriers qui passent leur vie, soit quarante à cinquante ans, dans des fabriques de ce genre. Ce vacarme est probablement la cause de la grave surdité dont j'ai été atteinte plus tard.

Là, tout un monde s'ouvrit devant moi : j'appris à connaître l'esprit de revendication, la jalousie des ouvriers entre eux, la domination injuste de certains chefs, les flirts de part et d'autre. Tout cela fit grandir en moi le sentiment de classes, la souffrance, la révolte et la haine. Ce que j'avais sous les yeux, je

m'en rendis compte tout à coup, se passait aussi dans le reste du monde.

Nous étions une bande de jeunes, catholiques et protestants ; nous aimions discuter avant et après le travail : nous nous demandions s'il valait la peine de travailler toute notre vie juste pour boire, manger et avoir un peu de plaisir. Non, pensions-nous, ce ne pouvait être le but de notre vie.

J'essayai de chercher une réponse dans la Bible, mais il me semblait que rien autour de moi ne correspondait à ce qui y était écrit. Je comparais ce que je lisais avec la vie des chrétiens, des gens qui allaient à l'église. Il m'arrivait de me poster dans un coin, à la fin du culte, pour observer les gens qui en sortaient ; j'aurais aimé savoir s'ils croyaient à ce qu'ils venaient d'entendre et s'ils en étaient heureux. Mais rien sur leur visage ne me donnait de réponse.

### *Tout ou rien*

Révoltée de constater l'injustice et le désordre qui régnaient dans le monde, j'avais envie de faire n'importe quoi pour que ça change. Mais je me sentais comme liée par des chaînes que je ne pouvais rompre et me débattais dans un sentiment d'impuissance. J'accusais les riches ; je trouvais qu'ayant les possibilités de s'instruire et d'arranger leur vie à leur gré, c'était à eux de faire quelque chose. Une terrible bataille se livrait dans mon cœur. Je me demandais où était ce Dieu qui pourtant avait aidé notre famille. Pouvait-on croire en lui sans avoir de preuve certaine de son existence ? Pourquoi ne voyait-on personne vivre ce qui était écrit dans la Bible ?

Je passai des semaines et des mois déchirée par le doute. Quelque chose de profond dans mon cœur me disait : « Tout ou rien. » Je pensais que si Dieu voulait bien me parler et se faire connaître à moi, je lui donnerais ma vie pour que quelque chose change dans le monde.

### *Un livre me tombe dans les mains*

Un jour, un livre me tomba dans les mains. C'était l'histoire d'une femme qui avait trouvé la foi et consacré sa vie à la mission en Chine. Ce récit me bouleversa. Ce fut un tournant dans ma vie. Ma décision fut prise : je voulais, moi aussi, me donner pour quelque chose de grand.

Un feu intérieur me poussa à passer tout de suite à l'action. Pour la première fois, j'ouvris mon cœur à ma mère. Malgré tout notre amour pour elle, nous éprouvions une sorte de gêne à son égard, une fausse pudeur qui nous empêchait de lui dire ce qui se passait en nous, mais cette fois-là je savais qu'il me fallait être entièrement sincère avec elle. Il me fallait son aide et son consentement. Comme notre père était mort, elle avait besoin de nous et de notre gain ; pourtant, ainsi que je l'avais prévu, elle ne pensa pas à elle :

— Je ne sais pas, me dit-elle, si avec ta santé fragile tu pourras supporter la vie à la mission, mais jamais, jamais, je ne voudrais empêcher aucun de vous de faire ce à quoi vous vous sentez appelés.

Je lui répondis :

— Si c'est la volonté de Dieu, il me donnera les forces qu'il faudra, n'est-ce pas ?

Je décidai de partir d'abord apprendre le français en Suisse romande et je donnai mon congé à l'usine. Un de mes chefs me dit : « Vous allez nous revenir ! » Je crois qu'il avait quelques doutes en pensant à mon avenir.

Dans mon cœur, je sentais que j'allais vivre une grande aventure et que je trouverais la réponse aux problèmes qui se posaient dans cette fabrique et dans le monde. En 1930, je quittai donc ma famille pour travailler à Lausanne comme femme de chambre dans un foyer pour collégiens et gymnasiens.

### III

## AU FOYER POUR COLLÉGIENS

### *La Suisse romande devient ma seconde patrie*

Je ne comprenais pas le français, mais je me sentis assez vite à l'aise dans ce nouveau service. M. et Mme D., qui dirigeaient le foyer à cette époque, donnaient toutes leurs forces et leur cœur aux jeunes gens qui leur étaient confiés. Je sentis qu'ils comptaient sur ma collaboration, ce qui éveilla en moi le sens de la responsabilité. Pendant sept ans, je fis tous les matins environ vingt-cinq chambres, une partie des lits, les salles de bain, une trentaine de lavabos.

Pendant les quatre dernières années, je fis la cuisine pour trente ou quarante personnes. Ceux qui vivent avec des jeunes gens de treize à vingt-cinq ans savent tout ce qu'il faut mettre dans les marmites pour satisfaire leur appétit ! Il arrivait bien des fois que certains pensionnaires fassent des concours à qui mangerait le plus de beignets aux pommes ; cela m'obligeait, quand j'étais de service de table, à intervenir pour que chacun ait sa juste part.

Pour cette famille de trente personnes, il me fallait bien faire trois cents à trois cent cinquante beignets

aux pommes ou vingt-huit à trente gâteaux pour un souper. Quant aux mille-feuilles, j'avais beau les faire deux fois plus gros que dans les magasins, ils étaient encore trop petits pour ces jeunes appétits ! Et pour la fondue, il fallait doubler les rations si je ne voulais pas m'entendre dire : « Eh ! Frida, nous n'avons mangé qu'un hors-d'œuvre ! »

Les visites des pensionnaires à la cuisine n'étaient pas rares. Que de ruses déployées pour deviner ce qu'on aurait aux repas ou pour venir me faire quelques confidences ! J'aimais ces jeunes, mais, trente ans plus tard, je me rends compte avec regret que je n'ai pas toujours su répondre à leurs problèmes et à leurs soucis. Pourtant, ce travail m'intéressait et me donnait beaucoup de joie.

Je faisais partie des Unions chrétiennes. Un jour, une équipe du Groupe d'Oxford (devenu par la suite le Réarmement moral) avait été invitée à nous parler. Plusieurs personnes nous firent part de leurs expériences. Je les écoutai un peu méfiante. Je ne suis pas d'une nature qui s'enthousiasme rapidement ; je suis l'une de ces braves Suisses qui veulent avoir le temps de réfléchir et ne décident rien à la légère ! Ce qui me frappa le plus n'était pas tellement ce que ces personnes racontèrent, mais la lumière qui brillait dans leurs yeux. J'avais une envie irrésistible de connaître le secret de leur rayonnement.

Je le découvris lors de la rencontre suivante. J'entendis quelqu'un dire : « Si l'homme écoute, Dieu parle ; si l'homme obéit, Dieu agit et des miracles se passent. » J'avais toujours été frappée par le fait que Dieu parlait aux hommes dans l'Ancien Testament, et je ne comprenais pas pourquoi il ne parlait

plus aux hommes de mon temps, mais, en entendant cela, je découvris que Dieu parle toujours à ceux qui l'écoutent.

J'entendis mentionner aussi les quatre critères qui résument le sermon sur la montagne : l'honnêteté, la pureté, l'oubli de soi et l'amour absolu. Deux voix contradictoires s'élevèrent alors dans mon cœur. La première disait : « Voyons, cela ne te concerne pas, car tu as assez souffert et tu as mieux vécu que beaucoup d'autres. » Mais l'autre voix me répétait : « Tu as besoin d'un changement complet pour devenir un instrument dans la main de Dieu. » Et je décidai de soumettre ma vie entière à la volonté de Dieu.

La lecture du livre de la missionnaire m'avait poussée à donner ma vie pour des hommes, la rencontre avec les gens du Groupe d'Oxford me fit comprendre que je devais avant tout vivre par la volonté de Dieu.

### *Notre mère nous quitte*

Au moment où ce nouveau chemin spirituel s'ouvrait pour moi, je fus appelée à la maison pour soigner ma mère gravement malade. Nous savions qu'elle ne vivrait plus longtemps. Pour la dernière fois, frères et sœurs se retrouvèrent tous ensemble à la maison, ce qui ne nous était plus arrivé depuis la mort de notre père, cinq ans auparavant. Nous voir réunis autour de son lit fut une très grande joie pour elle ; plusieurs fois de suite elle nous regarda, l'un après l'autre, de ses yeux brillants où se lisait la souffrance, et elle répétait : « Tous les cinq sont là,

tous les cinq sont là ! » Elle était si heureuse de nous avoir ! Elle ne pensait qu'à nous et cherchait même à nous égayer. Par moments, on voyait réapparaître son humour appenzellois et elle nous racontait des histoires si drôles qu'elle nous faisait tous rire malgré notre chagrin.

Ma mère souffrait beaucoup, mais supportait tout sans se plaindre, avec une sérénité et une foi étonnantes. Jusqu'à la fin elle nous fit part de ses convictions, sans y mettre aucune sentimentalité. Elle désirait nous aider à rester courageux après sa mort. « Le monde passe par de grandes épreuves, nous disait-elle, je suis contente de m'en aller, mais vous devez vivre. Il y aura des pierres sur votre route ; je ne peux pas les enlever, mais je veux vous dire une chose : Dieu ne nous donne jamais un fardeau trop lourd pour nos épaules. »

Elle connaissait beaucoup de gens dans le village, des pauvres et des riches ; ils venaient lui rendre visite et elle avait un mot d'encouragement pour chacun. A côté de chez nous vivait un bûcheron, homme brutal et sauvage, dont les enfants avaient peur. Un jour il demanda à voir ma mère. Il ressortit de chez elle profondément touché. « Cette femme est une sainte », déclara-t-il. Après cette visite, il fut tout différent.

Ma mère parlait très simplement de son prochain départ, elle prépara même avec nous son enterrement et nous demanda de ne rien lui cacher. Elle avait particulièrement à cœur le sort de notre Hansli, un garçon de huit ans qu'elle avait accueilli dans notre foyer quand il avait deux ans.

Hans venait d'une famille très pauvre. Sa mère,

atteinte d'une tuberculose très contagieuse, avait été condamnée par son médecin. Il avait donc fallu trouver immédiatement un foyer pour ce petit. Malgré les appels urgents, lancés en particulier par l'église, personne ne s'était annoncé par peur de la contagion. Quand ma mère apprit cela, elle déclara : « Ce n'est pas juste devant le Seigneur qui aime les enfants. Personne ne veut le prendre ? Je le prendrai. » Malgré sa fatigue et les épreuves que la vie lui avait imposées, elle s'était donnée à cet enfant comme seule une mère peut le faire.

Hans s'était profondément attaché à elle et avait fait la joie de tout le monde. Sa santé était très fragile, mais, grâce aux bons soins et à l'affection que la famille lui donnait, il avait surmonté les années de crise. Malgré son jeune âge, ma mère lui parla tout naturellement de sa mort prochaine et l'encouragea à obéir, à travailler, afin de devenir un homme utile. Il me confia plus tard que ces paroles lui étaient restées toute sa vie.

Au cours d'une des dernières nuits où je veillais près du lit de ma mère, la pensée me vint de lui demander pardon d'avoir souvent manqué d'amour, d'avoir tellement pensé à moi et si peu à elle. Elle m'exprima tout de suite son pardon en me serrant la main. Toute ma vie je serai reconnaissante de n'avoir pas manqué ce moment-là.

C'est à Pâques 1935 qu'elle expira, cinq ans après mon père, à l'âge de cinquante-six ans. Elle ne nous laissait rien, si ce n'est ses meubles et les cent francs qu'elle avait mis dans la main de chacun de nous quelques jours avant sa fin. « C'est tout ce que j'ai pu économiser », nous avait-elle dit. Pour moi, je

me disais : « Où voit-on des mères qui laissent à leurs enfants un héritage spirituel tel que celui que nous avons reçu ? » Une voisine vint nous dire : « On ne voyait pas souvent votre mère, elle ne parlait pas beaucoup, mais quand on sortait de chez elle on avait toujours dans le cœur quelque chose qui nous aidait à vivre. »

Hans trouva une nouvelle famille. Il apprit le métier de ramoneur et devint patron. Un jour, il vint me voir en Suisse romande. Il me confia ses peines et ses soucis et termina par ces mots : « Ta mère a été une vraie mère pour moi, elle m'a aimé comme personne ne m'aimera probablement jamais. » Une année plus tard il perdit la vie dans un tragique accident d'auto. Il n'avait que vingt-huit ans.

Trois jours après l'ensevelissement de notre mère, chacun d'entre nous retourna à son travail. J'emportai ce qui me revenait de la maison et le chargeai sur une charrette. Aidée d'une amie qui m'accompagna à la gare, je pris le train pour rentrer à Lausanne. Comme l'émotion m'empêchait de prononcer un seul mot, mon amie me dit :

— Tu as le cœur gros.

— Oui, lui répondis-je.

Je sentais qu'une porte se fermait pour toujours derrière moi. J'allais au-devant d'un avenir inconnu.

A Lausanne, je fus reçue avec joie et compréhension par mes patrons, mais mon cœur était accablé de tristesse. Malgré la décision que j'avais prise de suivre un nouveau chemin, j'ai connu une phase de grand découragement après la mort de ma mère et la disparition du foyer familial. Pendant des nuits de lutte et de désespoir, une voix intérieure ne cessait

de me répéter : « Arrête de sombrer dans la tristesse, lève la tête, regarde en haut. J'ai un plan pour toi, ton passé te servira. Cesse d'avoir pitié de toi-même ; c'est maintenant ou jamais : suis-moi. »

« Prends mes mains, fais de moi ce que tu veux, utilise-moi, criai-je à Dieu une nuit, afin que je sache pour quoi vivre. »

### *Clara*

Et c'est le lendemain que ma patronne m'appela dans son bureau où elle s'entretenait avec une dame. Cette dernière me demanda si j'accepterais d'aider une servante qu'elle avait depuis de nombreuses années, mais dont elle ne pouvait plus supporter le caractère. « Nous avons tout essayé pour Clara, me dit-elle, mais ni le prêtre, ni le pasteur n'ont réussi à faire quoi que ce soit pour elle. » Bien que Clara eût le double de mon âge, je sentis que je devais essayer de la rencontrer.

Je trouvai une femme au visage fermé et dur comme la pierre. Elle était cynique et toute son attitude respirait la haine. Après une heure de conversation durant laquelle elle parla sans arrêt, jugeant tout le monde avec amertume, je rentrai à la maison complètement découragée. Il était clair pour moi que je ne pourrais rien faire pour cette femme.

Le lendemain matin, pendant le moment de silence dont j'avais pris l'habitude, je dis à Dieu :

— Ça ne marche pas avec Clara. Je ne pourrai jamais changer cette femme.

— Crois-tu que c'est toi qui peux changer les gens ? me dit alors une voix intérieure.

— Non, répondis-je avec impatience.

— Mais crois-tu que moi je pourrai changer Clara à travers toi, si tu acceptes d'être mon instrument ? Persiste dans cette voie.

Du coup, je compris que Dieu voulait me dire : « Je peux faire ce que toi tu ne peux pas faire. »

Mon cœur fut rempli d'un grand espoir. A partir de ce moment-là, avant chaque visite, je priais Dieu à genoux, lui demandant de parler à travers moi et de m'inspirer. Le cœur de Clara fut touché au fur et à mesure que j'obéissais à la voix intérieure.

Un soir elle me raconta qu'elle était de confession catholique, mais que depuis trente ans elle ne pratiquait plus et ne priait plus. Quelques jours plus tard, dans mon silence du matin, la pensée me vint de lui proposer de prier ensemble. « Je suis timide et je n'ai jamais prié à haute voix », me dis-je pour me défendre. J'avais peur. Deux fois je rentrai chez moi sans avoir eu le courage de le faire. Clara ne faisait plus aucun pas en avant. Je savais que c'était à cause de ma désobéissance.

La troisième fois que je la rencontrai, je décidai de ne pas la quitter sans avoir prié avec elle. A un moment donné, rassemblant tout mon courage, je lui dis :

— Voulez-vous que nous priions ensemble ?

— Si vous voulez, me répondit-elle sans enthousiasme.

Dans mon for intérieur, je tremblais, mais je priai de tout mon cœur. A peine eus-je fini, que Clara s'effondra sur sa chaise et se mit à sangloter. « Jamais personne n'a prié comme cela avec moi, me dit-elle. J'ai senti que l'Esprit de Dieu était là. »

Quelques mois plus tard, Clara dut être hospitalisée pour subir une grave opération ; les infirmières lui demandèrent d'où lui venait cette lumière qui rayonnait dans toute la chambre des malades.

Elle vécut encore de nombreuses années, pleine de foi jusqu'à la fin.

### *Je dois encore changer*

Le changement de Clara, qui s'était produit sous mes yeux quand nous avons prié ensemble, me démontra qu'il n'était pas nécessaire d'être une sainte pour faire quelque chose pour les autres. C'était en même temps un défi : si je voulais vraiment être dans l'avenir un instrument dans la main de Dieu, j'avais besoin d'un changement personnel plus profond.

Je m'enfermai dans ma chambre. Et, dans le silence, toute ma vie se déroula devant mes yeux. Pour la première fois, je me vis telle que j'étais. Devant ma famille et mes amis, j'avais porté un masque, me montrant toujours meilleure que je n'étais en réalité.

Je repensai à la haine que j'avais envers mon père, et que je trouvais justifiée : n'avait-il pas gâché notre enfance et notre vie de famille ? Je compris combien il avait dû souffrir de mon manque d'amour ; car même après son changement d'attitude j'avais encore des réactions hostiles.

J'avais reproché aux gens riches d'être matérialistes, mais je l'étais aussi quand je me cramponnais à mon peu d'argent autant qu'eux à leurs millions ! J'étais pleine de sentiments de classes et convaincue que j'avais des droits : le droit d'avoir un foyer, un

mari et des enfants, le droit d'avoir des congés et des loisirs, le droit de jouir de la sécurité matérielle, le droit de me révolter puisque j'étais en somme une victime de l'injustice sociale. Je n'avais que des revendications et j'étais loin de savoir aimer.

J'eus le sentiment qu'il n'y avait plus rien de bon en moi. Que puis-je encore espérer, m'écriai-je ? Alors une pensée me vint : « Ce Jésus qui est mort sur la croix pour le péché du monde, serait-il aussi mort pour toi ? » Je me mis à genoux et lui demandai son pardon. Une paix et une joie inexprimables m'inondèrent et un gros fardeau me fut enlevé. J'avais compris qu'on ne pouvait ni acheter ni mériter la grâce : on peut seulement l'accepter humblement.

### *Vreni*

Mes décisions nouvelles furent bientôt mises à l'épreuve. Au foyer des collégiens, il fallait que le premier déjeuner, en été, soit prêt à six heures dix. Je me levais entre quatre et cinq heures du matin pour faire un moment de silence. Bien que la journée se terminât souvent tard le soir, mes forces se renouvelaient, accompagnées d'une joie et d'une passion nouvelles de vivre.

J'avais deux camarades de travail. L'une d'elles s'appelait Vreni. Elle se moquait de moi parce qu'elle avait vu la lumière de ma chambre et savait que j'écoutais Dieu tous les matins. Elle était nerveuse et avait un tempérament très vif. Si quelque chose n'allait pas comme elle voulait, elle était capable de lancer la pâte à gâteau dans un coin de la cuisine ou dans le seau destiné aux cochons, tout en profé-

rant des jurons dignes d'un charretier. J'étais horrifiée et la jugeais sévèrement.

Je me croyais tellement meilleure qu'elle. Je décidai pourtant de l'aimer. J'essayais de lui rendre des services, de rester insensible à ses accès de mauvaise humeur. Mais le soir, en repensant à la journée, je devais bien m'avouer que je la détestais toujours autant. Cela dura quelque temps. Mais un jour je me rendis compte que mes efforts ne servaient à rien, et que de vouloir lui plaire ne pouvait que produire l'effet contraire sur elle. Je décidai de ne plus être hypocrite, d'être simplement moi-même et de résister à son mauvais caractère au lieu de céder dans l'espoir de lui plaire. D'un coup mon cœur était libéré et la haine avait disparu.

Quelques jours plus tard, Vreni frappa un matin tôt à ma porte : « Est-ce que je peux me recueillir avec vous ? » me demanda-t-elle. Après un moment de silence, elle demanda pardon pour son attitude et commença à m'ouvrir son cœur. Elle changea si radicalement que tout le monde s'en aperçut et que j'en fus presque jalouse ! A partir de ce moment, grâce à nos nouvelles relations de profonde amitié, nous avons porté ensemble la responsabilité de la maison et des jeunes gens. Nous avons continué à nous retrouver très tôt tous les matins pour faire ensemble notre moment de silence et, bientôt, notre troisième camarade se joignit à nous.

Le directeur déclara quelques semaines après que l'atmosphère de la maison avait complètement changé. Nous ne luttions plus les unes contres les autres, mais avons trouvé l'amitié qui nous permettait de travailler toutes ensemble pour le même but.

A ma grande surprise, de plus en plus de jeunes filles venaient me voir. Elles étaient en place à Lausanne et prirent l'habitude de se réunir chez moi les dimanches et les jours de congé. Quand nous étions trop nombreuses, nous allions chez une autre.

Au bout d'un certain temps, je n'avais presque plus d'après-midi ou de soirée pour moi, tant leur besoin d'échange et d'amitié était grand. Nous écoutions Dieu ensemble et examinions nos vies à la lumière des critères d'honnêteté, de pureté, d'oubli de soi et d'amour absolu, ce qui amena bon nombre de ces jeunes filles à trouver une vie nouvelle. Leur changement, bien sûr, se fit sentir dans leur travail et certaines de leurs patronnes, intriguées, vinrent me demander des explications et modifièrent elles-mêmes leur comportement.

### *Contraire au bon sens*

Pendant quelques années la vie continua ainsi. J'avais toujours plus de personnes à voir. Mais peu à peu je pressentais qu'une nouvelle étape se préparait, où je devrais tenir la promesse faite à Dieu longtemps auparavant de me mettre entièrement à sa disposition pour le changement du monde. Ce ne fut pas facile. J'avais collaboré pendant douze ans avec les directeurs du foyer et ils espéraient que je ne les quitterais jamais. D'autre part, je savais que je ne pourrais pas compter sur le soutien financier de mes proches et qu'en quittant cet emploi, je perdrais toutes sécurités matérielles. Du point de vue humain, c'était contraire au bon sens et bien des gens me le disaient. Mais je savais que je devais donner mon congé et j'obéis.

Mes patrons eurent beaucoup de peine à l'accepter, ils ne pouvaient pas me comprendre. Mais, tout comme Dieu avait été vainqueur en moi, je savais qu'il triompherait dans leur cœur. Au printemps 1942, je quittai ce champ de travail où j'avais vécu tant d'expériences nouvelles. Quelques années plus tard, mes anciens patrons vinrent me rendre visite au centre du Réarmement moral à Caux. Les larmes aux yeux, Mme D. me demanda pardon d'avoir été si dure et si peu compréhensive lors de mon départ. Dès ce moment une amitié toute nouvelle s'établit entre nous. A mon grand regret, ils tombèrent malades peu après et quittèrent cette terre presque en même temps. Une page se tournait, mon cœur était en peine, mais plein de reconnaissance de ce que nous avons pu vivre ensemble.

## IV

### « LA GRANDE AVENTURE »

Lorsque je quittai mon travail en 1942, le monde se trouvait en pleine guerre. J'ignorais alors que de ce jour je ne toucherais plus jamais de salaire. J'avais juste trente-quatre ans.

Me demandant sincèrement si j'étais prête à n'importe quoi, je dus m'avouer qu'au plus profond de mon cœur je nourrissais le grand désir de me marier. Je suis prête à tout, m'étais-je dit, mais puisque j'ai été malheureuse dans mon enfance, je voudrais au moins créer un jour un foyer heureux. Ce point était précisément ce qui m'empêchait de dire oui à « tout ». En fin de compte, je remis cette dernière résistance à Dieu.

Une nouvelle étape commençait. Au cours d'une nuit d'insomnie, je pensais à mon enfance, à ma jeunesse, à mes compagnes de travail à l'usine. Je me rappelai nos discussions, les questions que nous nous posions sur la vie. Les besoins des jeunes me préoccupaient. Mon cœur rempli d'amour pour eux me disait : « Donne-leur ce secret que tu as trouvé, le secret du changement de vie ; les jeunes le cherchent, ils sont prêts à payer le prix pour quelque

chose de grand. » Soudain, une conviction s'imposa, celle de créer un foyer pour des jeunes filles, qu'elles travaillent ou soient aux études. Avant l'aube, un pacte avec Dieu était conclu, je lui promettais d'obéir.

### *Sans argent et sans diplôme*

Lorsqu'au réveil je me rappelai ces décisions, j'eus peur ; mais le combat était engagé. Alors, comment passer à la réalisation puisque je n'avais ni diplôme, ni capital, ni meubles ?

Bien des amis m'encouragèrent. Avec eux, je cherchai dans le silence, pas à pas, comment faire. Je commençai par consulter quelques personnalités ayant l'expérience des jeunes. Comme je n'avais rien et que nous étions en temps de guerre, celles-ci ne partagèrent pas mon enthousiasme : « Pourquoi ne pas attendre la fin de la guerre ? Vous n'avez pas d'argent, pas d'instruction. Faites d'abord une école sociale, gagnez de l'argent et ensuite vous pourrez risquer la chose, disaient-elles. Trouverez-vous un nombre assez grand de pensionnaires pour pouvoir tourner ? Les jeunes ne profiteront-elles pas de vous, vu votre surdité croissante ? »

Je savais que tout cela m'était dit par des gens bien intentionnés, mais je me demandais : « Alors, où est la foi si l'on ne peut rien faire sans avoir tous les biens matériels ? » Cela me faisait réfléchir, mais ne me décourageait pas. Plus que jamais une force me poussait à aller de l'avant.

Un beau matin, je me mis à la recherche d'un appartement. Ceux que je vis me parurent si sombres et vétustes que je les éliminai l'un après l'autre.

Sans exiger un grand confort, j'étais sûre que nous devions vivre dans un endroit où il y aurait de la lumière, du soleil, une salle de bain, et où chacune se sente à la maison. Je visitai un jour un appartement dans un quartier plutôt cher. Dès mon entrée dans le vaste corridor donnant sur sept chambres ensoleillées, je sus que c'était exactement ce qu'il fallait. Je descendis chez le concierge pour lui demander si cet appartement était encore libre. Très étonné, il dit :

— Comment avez-vous pu obtenir la clé ? C'est moi qui suis concierge ici et je n'ai pas le droit de montrer un appartement avant la fin du bail. Je n'y comprends plus rien.

— Mais moi, je comprends, lui répondis-je alors ; j'ai obtenu la clé et je crois que cet appartement est réservé pour nous.

Je lui racontai ce que je désirais en faire. Il me regarda avec un intérêt toujours croissant et dit avec émotion :

— Alors, je dirai aux gens qu'il est loué.

— Pas encore, dis-je, mais peut-être bientôt.

Dès ce moment, cet homme fut un ami et il me rendit par la suite d'innombrables services.

Deux jours avant d'aller voir le gérant, je m'adressai encore une fois à Dieu pour lui demander un signe de sa volonté. C'était un dimanche soir. La journée avait été plutôt difficile : plusieurs amis m'avaient exprimé leurs craintes au sujet de cette aventure. Jamais je ne me suis sentie aussi seule et misérable. A genoux devant mon lit, je remis tout à Dieu. Le surlendemain, je trouvai dans ma boîte aux lettres une enveloppe contenant un billet de cent

francs avec ces simples mots écrits à la machine : une obéissance envers Dieu. Je sus que c'était la réponse. Une joie sans pareille remplit mon cœur.

Avec une amie, je me rendis chez le gérant. Il avait l'air un peu méfiant et me posa quelques questions :

— Vous avez quand même un fonds, mademoiselle ?

— Non, monsieur, je ne possède rien.

— Mais des meubles ?

— Non, à part quelques objets et une commode héritée de ma mère.

— Alors, des jeunes filles annoncées ?

— Oui, une ou deux, je pense.

Fronçant les sourcils, il dit encore :

— Mais croyez-vous que vous aurez tout ce qu'il vous faudra ?

— Oui, je le crois de tout mon cœur, fut ma réponse.

Devant l'attitude perplexe du gérant, mon amie proposa de joindre sa signature à la mienne. Après quelques instants de réflexion, le gérant répondit simplement : « Ce n'est pas nécessaire. Puisque vous avez confiance, j'aurai confiance aussi. » Il n'eut pas à le regretter ; notre loyer fut régulièrement payé.

### *Tout nous est donné*

Le bail signé, il restait à trouver le mobilier. Beaucoup d'amis téléphonèrent pour m'offrir les objets les plus nécessaires : « Avez-vous besoin d'une armoire, d'une table de salle à manger et de six chaises ? » ou : « J'ai un buffet, un lit, peuvent-ils vous rendre service ? » Des gens m'invitaient chez eux et j'en revenais avec une valise pleine de surprises :

linges, jolies tasses à café, denrées alimentaires précieuses, car c'était le temps des cartes de rationnement. De partout on m'annonçait des trésors, prêtés ou donnés. Et ce furent pendant quelques semaines des randonnées le soir à travers la ville de Lausanne pour récolter sur ma charrette à bras tout ce qu'on m'offrait. Les voisins qui nous observaient derrière les rideaux de leurs fenêtres et nous voyaient toujours avec notre charrette, dirent à une de mes connaissances :

— Il y a de drôles de gens qui viennent habiter sous notre toit.

— Ce ne sont pas de drôles de gens, ce sont des personnes qui vivent par la foi, répondit mon amie.

— Oh ! s'exclamèrent-ils, des gens qui vivent par la foi ? Mais nous les avons vus manger des pâtisseries sur leur balcon !

Petit à petit, les chambres se trouvèrent joliment aménagées. A peine étais-je installée dans l'appartement que quelqu'un sonna à la porte. C'était le concierge, une grande pile de vaisselle dans les bras. « Voilà, dit-il, nous avons une grande famille, mais maintenant nos enfants sont partis et ma femme et moi avons pensé que ces plats vous rendraient service. » Il les déposa sur la table avec un grand sourire. Un autre jour, remuant la confiture, je me demandais dans quel récipient je pourrais bien la verser quand, à nouveau, le concierge, qui ignorait mon occupation, sonna. Il apportait de grands pots vides pour les confitures !

L'achat d'une cuisinière pour une si grande famille me causa quelques soucis. Un magasin proposait une cuisinière électrique à régler par acomptes. Cela re-

présentait un premier versement de 182 francs, somme que je n'avais pas. Il fallait décider vite et je suppliai Dieu de m'aider. La veille, j'avais reçu sous pli anonyme une action d'une valeur de 83 francs. Le lendemain matin, jour du versement, je passai chez une amie ; sur le palier, celle-ci me glissa une enveloppe dans la main : c'était un billet de cent francs ! Le cœur plein de reconnaissance, j'allai acheter la cuisinière. Il me restait un franc en sortant du magasin.

### *Un foyer réalisé pas à pas*

Si je voulais avoir plus de cinq jeunes filles dans la maison, il me fallait obtenir une patente. Quelque peu naïve, je croyais qu'elle serait aisément accordée, que tout le monde comprendrait ma bonne foi. Une première démarche fut tentée auprès du Conseil d'Etat ; elle échoua, du fait d'une intervention des hôteliers, qui craignaient la concurrence ; les personnes chargées de l'enquête sur mon cas ne pouvaient pas non plus comprendre qu'on puisse créer un foyer dans un but tout à fait désintéressé.

Qu'on me refuse la patente fut pour beaucoup de mes amis un vrai choc. Pour moi, quoique déçue, il me semblait que ce n'était qu'un malentendu et je pensais que jamais l'Etat n'empêcherait quelqu'un d'aider les jeunes. J'avais confiance et j'étais contente d'être déjà si engagée que je ne pouvais plus reculer.

Enfin, il y eut une rencontre avec les autorités concernées et je pus dire toutes mes convictions pour les jeunes. La bataille était gagnée ! Quelques semaines plus tard, la patente m'était accordée au prix

minimum. Mais il fallait une raison sociale. Un concours d'idées pour trouver un nom fut ouvert parmi les jeunes filles avec qui j'étais en contact et celui de « La Grande Aventure » fut adopté à la quasi-unanimité.

Le 1er juin 1942, en fin d'après-midi, tous ceux qui m'entouraient étaient comme moi en fête. Toute la journée j'avais nettoyé, arrangé les chambres pour donner à ce foyer le plus de charme possible. Ayant caché mon dernier balai, j'avais l'impression que tout était prêt, que quelque chose de grand allait commencer. On sonna à la porte, la première pensionnaire arrivait. Ce soir-là, une étudiante, une secrétaire et une journaliste partageaient le premier repas. Chacune de son côté avait décidé de tenter cette expérience de vie communautaire.

Après avoir utilisé toutes les modestes économies de mes dernières années de travail pour l'installation, il me restait exactement vingt francs suisses dans la caisse du ménage pour commencer cette grande aventure ! Mais j'étais décidée à ne jamais fermer la porte à une jeune fille pour une question d'argent : l'apport financier de chacune dépendait de son gain, ou de sa famille, et le prix de pension variait ainsi de zéro à 180 francs par mois. Jamais il n'aurait été possible de vivre avec si peu d'argent, pourtant jamais non plus nous n'avons manqué de rien.

Au début, les jeunes filles trouvaient difficile de partager la chambre avec une, deux ou trois camarades. Chacune, ou presque, aurait désiré avoir une chambre pour elle seule, mais, comme il n'en existait qu'une à un lit, elle fut tout naturellement réservée à l'étudiante qui préparait ses examens. J'expliquai

alors que le but de la maison était de vivre en communauté et de chercher ensemble la réponse aux problèmes qui pouvaient se poser. Chacune avait donc le choix de rester ou d'aller ailleurs. D'une façon générale, elles préférèrent rester ; aussi, sans aucune réclame, le foyer se remplit-il très vite.

Les jeunes filles venaient de tous les coins de Suisse, apportant avec elles leurs conflits personnels et familiaux. Quelques-unes nous furent confiées par l'Office cantonal des mineurs ; si elles nous causaient parfois des soucis, elles nous empêchaient aussi de nous reposer sur nos lauriers ! Il est arrivé que le matin nous n'ayions pas encore de lit pour celle qui devait arriver l'après-midi : il y aurait toujours la solution de céder mon lit et de dormir par terre sur un matelas ! Cependant, toujours, au dernier moment, peut-être même une heure avant l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire, un lit nous était offert par téléphone. Nous allions alors en hâte le chercher avec la charrette ! Au bout de quelques mois, nous étions quatorze à loger et plus nombreuses encore à table. Il nous fallut louer des chambres dans les maisons voisines.

Un soir, faisant la ronde des chambres, je m'arrêtai au chevet de chacune. Et voilà, comme j'en avais eu la vision : ouvrières, apprenties, téléphoniste, dactylo, journaliste, vendeuses, assistante sociale, couturières, secrétaires, étudiantes et écolières, elles étaient là, Suisses romandes, Suisses allemandes, jeunes de divers pays, sans que je sois allée les chercher. Elles étaient toutes là, unies dans la même recherche : qu'est-ce que la vie ? Mon cœur était rempli de reconnaissance et je me disais : « Que leur

donner ? Comment faire face à leur interrogation ? »

Une fois par semaine, nous avions ce que nous appelions une soirée de famille, qui nous donnait l'occasion de faire des propositions, de chercher ensemble la réponse aux problèmes qui surgissent inévitablement dans une vie communautaire. Mais les soirées les plus importantes étaient celles où, à deux ou à trois, l'on se disait les choses les plus profondes, celles dont on n'avait jamais osé parler à personne. Bien des jeunes filles décidèrent de parler de leur passé en toute franchise avec leur mère, leur père ou leur fiancé. Elles demandaient pardon quand c'était nécessaire, apprenaient à écouter, à se laisser guider par Dieu et se mettaient à prendre des responsabilités dans la maison ou au dehors.

Naturellement, toutes les jeunes n'acceptaient pas notre idéal ; une fois ou l'autre, nous avons senti qu'il valait mieux nous séparer. C'est surtout au moment où je perdais patience, où je cessais d'aimer, de comprendre, de savoir écouter, de pardonner ou de demander pardon, que les choses commençaient à mal aller. Heureusement, à travers le silence du matin, on pouvait faire le point et repartir à neuf.

### *Une collaboratrice*

Le travail s'accumulait ; jusque-là, j'avais été seule à porter toutes les charges du ménage, de la cuisine et le reste. Je sentis qu'il me fallait une collaboratrice et une aide de ménage. Une amie, Marie-Liette, accepta avec joie de venir à la rescousse. Dès lors, nous avons porté ensemble la responsabilité matérielle et spirituelle, unies par une honnêteté et une confiance totales. Ses dons artistiques, joints à mon

sens pratique, permirent une collaboration très riche. Mais laissons-la raconter elle-même ce qu'elle a vécu au milieu de nous :

« Il y a eu Laurel et Hardy, Pat et Patachou, et il y avait Frida et moi... Extérieurement, tout nous séparait : enfance, éducation, cadre de vie, mais intérieurement, nous avions une même préoccupation, le même ardent désir d'apporter des solutions aux jeunes. Tout nous avait été donné pour nous compléter ; mais sur l'essentiel, celui de la vraie compréhension de beaucoup de ces jeunes filles, j'avais absolument tout à apprendre ! D'office, je voulais les diriger, les orienter vers des carrières ou même tout simplement des attitudes de vie qui m'étaient familières et qui n'avaient souvent rien à faire avec leurs aptitudes, leurs goûts, avec la réalité de leur existence à elles. Frida, elle, les voyait telles qu'elles étaient, les acceptant profondément tout en luttant jour après jour pour qu'elles trouvent leur vraie destinée d'enfants de Dieu, aimées de lui, telles des filles à part entière. »

Je revois toujours l'arrivée de notre première aide de ménage. Elle nous avait été proposée par l'Office cantonal des mineurs ; elle avait seize ans et demi et portait sa petite fille dans les bras. Elle décida, non sans un profond chagrin, de mettre son enfant à la pouponnière, où elle allait lui rendre visite très souvent. En arrivant chez nous, elle n'avait qu'une idée : se marier le plus vite possible pour couvrir sa faute. Ses parents, d'ailleurs, l'encourageaient dans cette voie. Mais son ami était un homme violent et anormal, incapable de porter les responsabilités d'un foyer. Elle apprit à écouter Dieu et lentement sa

situation s'éclaircit. Elle prit quelques décisions douloureuses, rompit avec le père de son enfant et s'efforça de devenir une mère capable d'élever sa petite fille toute seule. Elle fit de réels efforts pour changer de caractère ; aujourd'hui, elle est mariée et mère de deux autres enfants.

### *Les miracles s'accumulent*

Plus la famille grandissait, plus il y avait de besoins. Souvent nous ne savions pas la veille de quoi nous disposerions le lendemain ; mais Dieu prit soin de nous dans les moindres détails sur le plan matériel comme sur le plan spirituel.

Un samedi soir, par exemple, je reçus une facture inattendue de cent soixante francs. Ce fut un choc, mais je gardai le silence et, de tout mon cœur, je m'adressai au Seigneur : « Mon Dieu, puisque tu es le chef de cette maison, ne nous abandonne pas. » La nuit, je rêvai que je recevais un billet de cent francs dans une enveloppe. En me réveillant, je me sentis heureuse et soulagée ; ce n'était qu'un rêve et pourtant j'avais la certitude d'une promesse. Au petit déjeuner du dimanche, je racontai la chose à toutes les autres, qui plaisantèrent abondamment au sujet de mes songes prémonitoires. A la fin de l'après-midi, deux amies vinrent nous voir ; en partant, l'une d'elles déposa une enveloppe sur la table : c'était un billet de cent francs, exactement comme dans mon rêve... Deux jours plus tard, un autre billet de cent francs arrivait et la note fut payée.

Une autre fois, il me restait deux francs dans la caisse et nous étions à la fin du mois. Il fallait payer le loyer et nous approvisionner. J'allai au marché

acheter des fruits pour le dessert et gardai le reste de l'argent pour un pain. Passant dans les rues, je voyais les beaux légumes, je me disais : « Dieu sait que nous en avons besoin. » A peine étais-je rentrée que le téléphone sonna : « Allo, Frida, nous avons tellement de fruits et de légumes au jardin que nous n'en venons pas à bout. S'il vous plaît, venez vous servir deux fois par semaine, aussi longtemps qu'il y en aura. » Cela dura tout l'été. Les jours suivants, des cadeaux en argent nous permirent de payer toutes les factures.

Un matin, le livreur d'un grand magasin déposa sur notre table de cuisine une douzaine de tasses à thé. Ce jour-là, précisément, nous attendions une trentaine de personnes pour le thé et n'avions pas assez de tasses ! Nous n'avons jamais su qui était le donateur. Nous étions profondément touchées que tant de miracles se produisent.

De quatorze, les jeunes filles passèrent à vingt, puis vingt-six et trente pour les repas. L'idée d'une maison s'imposait à moi de plus en plus et, pour cette recherche aussi, nous avons été guidées merveilleusement. Nous avons trouvé une maison qui avait été un pensionnat avant la guerre ; nous sommes allées voir les propriétaires, deux sœurs, et leur avons parlé de notre vision pour les jeunes, vision que leur maison pouvait aider à réaliser.

— Eh bien, il faudra prier pour savoir à qui elle est destinée, car il y a plusieurs personnes qui aimeraient l'avoir, dit une des sœurs.

— Pourquoi ne pas prier tout de suite ? répondit une des deux amies qui m'accompagnaient.

Nous nous sommes mises à genoux toutes les cinq

pour prier. Quand je me relevai, je savais que nous n'avions plus besoin de nous faire aucun souci.

Dix jours après, juste avant Noël, les propriétaires venaient nous annoncer que la maison était pour nous et qu'elles étaient prêtes à accepter notre offre de loyer, inférieure à ce qu'elles avaient demandé.

Trois mois plus tard, « La Grande Aventure » s'installa dans cette belle villa de vingt-six pièces, avec tennis, terrasse et vue imprenable sur le lac. Mes plus beaux rêves étaient dépassés par la réalité.

### *Joyeuse réinstallation*

Lorsqu'à la nuit tombante nous avons vu s'en aller pour la cinquième et dernière fois la déménageuse qui avait effectué le transbordement, l'émotion fut plus forte que la fatigue. Nous repensions à la charrette à bras que nous avions traînée d'une rue à l'autre de Lausanne trois ans auparavant. Je crois que ce fut le plus beau jour de ma vie, aussi beau que si c'était le jour de mon mariage. Ce soir-là, nous avons fait une grande fête avec nos propriétaires pour donner libre cours à notre joie et à notre reconnaissance.

Les jeunes filles, avec leurs dons très divers, aidèrent à arranger la maison. Elles le firent avec beaucoup de goût et, en peu de temps, notre foyer faisait envie à toutes celles qui se présentaient : quinze jours après notre arrivée, nous étions quarante. La vie était intense, infiniment gaie, pas toujours facile, mais riche en expériences. Une équipe de ménage de quatre jeunes filles travaillait en étroite union avec nous. Dans la vaste cuisine, plusieurs soirées furent organisées pour aider à préparer par exemple jusqu'à cent

kilos de confitures, tout en chantant joyeusement. On y fit même une fondue sensationnelle qui se termina par une farandole autour des fourneaux.

Le 1er juin, nous pendions la crémaillère. Ce fut une grande fête, éclairée par le soleil qui brillait dans le ciel autant que dans les cœurs. Cent cinquante amis venus de toute la Suisse participèrent à cette journée. Ce fut l'occasion, pour « La Grande Aventure », de présenter ses talents artistiques. On joua une pièce de théâtre : *Le fils prodigue*, écrite par quelques-unes ; toutes avaient aidé à la mettre sur pied et y jouèrent un rôle.

Cependant, la plus grande aventure consistait à lutter pour le changement des cœurs, qui mène au changement de la vie tout entière. Tout en haut de la maison, une chambrette mansardée, propice au recueillement, fut mise à part pour celles qui désiraient se joindre au petit groupe de prière et de recueillement. C'est là que nous avons trouvé l'inspiration pour réaliser divers projets : invitations aux fournisseurs, aux facteurs, aux voisins, aux patrons de certaines jeunes filles, ou bien des soirées d'anniversaire avec chants et sketches et le mariage d'une de nos camarades qui fut une journée mémorable.

C'est là aussi que bien des problèmes personnels furent partagés et leur solution trouvée ensemble.

### *Il ne s'agit pas de réussir, il s'agit d'obéir*

Avoir une belle maison avec quarante jeunes filles, un joli jardin, une vue magnifique sur le lac et les montagnes, tout cela me semblait un rêve réalisé. Mais au dehors la guerre faisait rage. Le monde

vivait dans l'angoisse de l'avenir. Qui allait reconstruire les nations, déchirées par la haine et la peur, se demandait-on ? Je savais que le Réarmement moral était à l'œuvre et j'attendais *tout* de lui.

Quelques années après l'entrée dans notre grande maison, la question suivante me fut posée par des amis : « Serais-tu prête à lâcher cette maison pour donner tout ton temps au Réarmement moral ? »

Ce défi me fit l'effet d'une bombe. « Non, me disais-je, j'ai tout donné : *mes* forces, *mon* argent ; c'est *ma* maison, *mes* filles, *ma* vie. Que diraient les gens si j'allais tout abandonner ? Non, je ne peux pas et je ne veux pas le faire. »

Plus j'y pensais, plus j'étais révoltée et désespérée. J'en voulais à ceux qui m'avaient posé cette question, mais je me sentais obligée d'y répondre. Si personne ne m'avait vu pleurer auparavant, cette fois-ci je pleurais. Pourquoi devrais-je abandonner ce que j'avais créé avec tant de peine et aussi de joie ?

Une voix au fond du cœur me demandait toujours à nouveau : « Etait-ce ton œuvre ou l'œuvre de Dieu ? » Un grand combat se livra dans mon cœur. A genoux, je suppliai Dieu de me donner le vouloir et le pouvoir pour obéir à sa volonté et non à la mienne.

Dans notre livre d'hôte, il était écrit : « Il ne s'agit pas de réussir, il s'agit d'obéir. » Je n'avais jamais compris cela, mon but était de réussir. Petit à petit, je pris conscience de mon ambition et de mon orgueil qui m'avaient rendue aveugle dans bien des situations, si bien que d'autres en avaient subi les conséquences.

Je sentis peu à peu que je m'étais donnée à quelques dizaines de jeunes, mais qu'il y en avait des centaines et des milliers qui cherchaient un but à leur vie ; des milliers d'ouvriers qui n'avaient pas d'espoir... Je devais me libérer pour me donner à cette tâche. Et enfin je pus dire oui. Si incompréhensible que cela m'ait paru, à moi-même et à beaucoup de gens, Dieu — je l'ai bien senti par la suite — voulait m'enlever de ce champ de travail pour m'en confier un plus grand, celui du monde.

Une de mes collaboratrices prit soin des jeunes filles dans un cadre plus restreint et, jusqu'à sa mort, ce fut un foyer heureux. Un bon nombre de celles qui ont passé à « La Grande Aventure » y ont reçu pour leur vie de famille et leur profession une toute nouvelle inspiration et quelques-unes, comme moi, donnent tout leur temps pour l'apporter au monde.

Trois amies ont tenu à exprimer ici ce qu'elles ont vécu et trouvé à « La Grande Aventure ».

### *Lina*

Je sortais d'une famille où Dieu n'avait pas de place. A dix-huit ans, révoltée et ne faisant plus confiance à personne, j'aboutis à « La Grande Aventure » où Frida et Marie-Liette, armées de patience et d'amour chrétien, me firent rentrer en moi-même et arriver à m'approcher de Dieu. Le résultat de cette expérience, c'est que j'ai trouvé un équilibre moral. Maintenant épouse, mère, grand-mère, sœur, belle-sœur, les relations et les problèmes de la vie sont résolus, grâce à cette force spirituelle.

## *Suzanne*

Après la mort de ma mère, Frida m'a invitée à venir vivre dans son foyer pour y faire l'apprentissage de la communauté. J'y suis allée, désireuse de vivre cette vie avec d'autres jeunes filles. J'y ai trouvé de nombreuses amies. J'ai appris à faire silence chaque matin, j'ai pu ouvrir mon cœur et trouver la solution à mes problèmes, ce qui m'a permis d'être plus libre, plus heureuse et plus responsable dans mon travail. Et, quand Frida nous quitta pour Caux, je continuai à vivre pendant douze ans dans la communauté plus petite que nous avons formée alors, heureuse dans ce milieu où j'ai trouvé une vraie famille.

## *Vreny*

Permetts-moi de te remercier pour ce que tu as fait pour nous toutes qui étions de caractères et de nationalités si différents. Aujourd'hui, je comprends à quel point tu as dû renoncer à tes plans personnels et compter sur Dieu pour diriger cette « Grande Aventure ». J'ai profité de cette famille avec tous ses avantages alors que moi j'étais tellement égoïste. Je dois t'avouer que ta compréhension, jusque dans les moments les plus difficiles, m'a permis de trouver une ligne directrice pour toute ma vie.

## V

### CAUX

Au cours des années, le Groupe d'Oxford, dont il a été fait mention plusieurs fois dans ces pages, avait pris une ampleur mondiale et était devenu le Réarmement moral. Pendant les années de guerre une équipe internationale s'était préparée à répondre aux besoins immenses de l'Europe dévastée.

« Puisque la Suisse a été épargnée par la guerre, elle est destinée à devenir le lieu où les hommes de toutes les nations d'Europe et du monde puissent se retrouver pour chercher ensemble le secret de l'unité », telle était la pensée qui était venue à quelques amis. L'hôtel Caux-Palace était à vendre ; il avait une situation unique dominant le Léman à une altitude de mille mètres. C'était là l'endroit idéal pour le centre recherché.

Mais les conditions d'achat stipulaient un premier versement comptant de quatre cent cinquante mille francs à la signature du contrat de vente. Nous étions très peu nombreux et, cette somme, nous ne l'avions pas. Certains vendirent leur police d'assurance, d'autres leur maison de vacances, d'autres encore vidèrent leur carnet d'épargne, une personne fit don de son

trousseau, et c'est ainsi qu'au prix de grands sacrifices l'argent nécessaire fut trouvé à temps. Le total à verser avant la fin de l'année était de un million et cinquante mille francs : cette somme fut donnée entièrement par des Suisses au cours des mois qui suivirent.

### *Au-delà du possible*

Le 1er juin 1946, je me trouvais avec un groupe de quelques Suisses dans le petit train bleu du « Montreux-Caux-Rochers de Naye ». Une jeune Suisse allemande, assise en face de moi, m'apprit qu'elle était bibliothécaire et qu'elle avait quitté son travail pour aider à préparer les bâtiments de Caux en vue de la première conférence. Cela me fit grande impression.

A mesure que le train montait, le soleil semblait briller davantage sur les Dents du Midi et les Rochers de Naye ; à chaque tournant on découvrait un nouvel espace du lac bleu au-dessous de nous. Un panorama unique se déroulait sous nos yeux.

Au cours de cette première montée à Caux, personne ne pouvait savoir ce que l'avenir nous réservait ; mais tous, nous sentions que ce serait quelque chose de grand, de jamais vu, qui dépasserait de loin toutes nos limites, toutes nos petites vues personnelles.

Le Caux-Palace, au temps de sa gloire, avait vu passer bien des grands de ce monde, puis des centaines de réfugiés au cours de la guerre. En y entrant, nous savions qu'une tâche immense nous attendait ; nous nous sentions en quelque sorte des pionniers. Mais il y avait de quoi être découragé devant l'am-

pleur des dégâts et la saleté accumulée partout. Aussi, avant de continuer la visite des lieux, tous les arrivants formant un grand cercle dansèrent une ronde joyeuse, un « picoulet ». Les rires et l'entrain que déclencha cette heureuse initiative nous permirent d'affronter la reconnaissance des lieux : partout on découvrait des chaises cassées, des matelas crevés, des parquets dont les lames étaient soulevées par des récurages à grande eau ; les murs de la cuisine étaient noirs de suie, les réfugiés ayant préparé leurs repas sur les cuisines ambulantes de l'armée.

Il s'agissait de se mettre tout de suite au travail, car nous n'avions que quelques semaines devant nous jusqu'à l'ouverture de la conférence. Un nettoyeur de Genève vint bénévolement avec ses machines et nous apprit à travailler de façon rationnelle. Chacun commençait par nettoyer la chambre où il comptait passer la nuit, il faisait son lit avec les draps qu'il avait apportés. On continuait ensuite à préparer autant de chambres que possible. La nuit tombée, nous nous retrouvions autour d'un feu de cheminée, où les uns et les autres racontaient les expériences et les miracles vécus au cours de la semaine écoulée. Ce furent des soirées mémorables.

### *Une vraie ruche*

Chaque semaine, davantage de gens connus et inconnus arrivaient de tous les coins de Suisse pour nous aider. Ils venaient seuls ou en groupes, pour une journée, une semaine, ou pour la vie... Par moments la maison ressemblait à une vraie ruche. Partout on était au travail : sur les balcons, on tapait

en chœur les matelas ; au jardin, devant la maison, les écoliers d'une classe de Suisse allemande récuraient avec ardeur les tables de la salle à manger ; à la cuisine, un entrepreneur et toute sa famille blanchissaient les murs : il fallut sept couches de peinture pour les remettre en état ! Un architecte hollandais, qui sortait d'un camp de concentration, se promenait armé d'un marteau et de clous pour réparer le plus urgent partout où c'était nécessaire. C'est lui qui fit les plans pour transformer l'ancienne salle de bal en théâtre.

Plusieurs jeunes filles de « La Grande Aventure » enfourchaient chaque samedi leur bicyclette, sitôt leur travail fini, pédalaient jusqu'à Montreux et montaient à pied à Caux pour faire la cuisine, nettoyer, servir à table jusqu'au dimanche soir.

Des ménagères de toute la Suisse envoyèrent du linge. Un serrurier, âgé de quatre-vingts ans, consacra plusieurs semaines à réparer et réviser quelque huit cents serrures. Quel précieux service il nous rendait, car il n'était pas rare de se trouver soudain enfermé dans une chambre dont le loquet ne fonctionnait plus et il venait à notre secours aux appels que nous lancions des balcons ou des fenêtres !

### *Les hôtes arrivent*

Ce fut enfin l'inauguration de la cuisine. Quelle métamorphose après ses sept couches de peinture et quel plaisir de travailler dans une belle cuisine toute blanche ! J'étais fière de préparer le premier repas avec six jeunes filles de différentes nationalités.

Dès ce jour-là, des délégations de l'étranger commencèrent à arriver : mineurs britanniques, députés

français, combattants de la résistance et tant d'autres. De tous les pays de l'Europe dévastée par la guerre affluaient des hommes qui voulaient participer à l'élaboration d'une solution pour le monde. Ce fut le début de cette vaste entreprise qui allait faire connaître le nom de Caux dans les cinq continents et démontrer ce que notre pays pouvait et devait donner de meilleur au monde.

Le jour de l'ouverture de la première conférence, Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, arriva d'Amérique avec une équipe internationale. Jusqu'à la dernière minute, nous avons suspendu des rideaux dans les chambres qui devaient être occupées et mis des fleurs partout. Alors tout le monde se rendit dans le grand hall d'entrée pour recevoir Frank Buchman et son équipe.

En tant que Suisses, nous étions fiers de montrer cette maison dans laquelle nous avons tant travaillé et pour laquelle nous avons fait beaucoup de sacrifices, mais ce qui intéressait Frank Buchman par-dessus tout, c'étaient les gens qui s'y trouvaient. Il sut créer une atmosphère où fondit la haine qui glaçait les cœurs des ennemis de la veille, pour faire place au pardon libérateur. Jour après jour, on assistait à des réconciliations. Des mains se tendaient et d'anciens ennemis s'engageaient à lutter ensemble pour un monde nouveau.

Chacun prenait une responsabilité pour faire marcher la maison. Je me chargeai, avec une amie, de l'économat. J'avais déjà nourri une quarantaine de personnes, pendant bien des années ; à Caux je dus apprendre à en nourrir jusqu'à huit cents ! Le plus difficile était de prévoir les quantités pour tant de

gens qui, presque tous, avaient passé par la guerre et avaient été sous-alimentés, sans compter qu'il y avait encore des cartes de rationnement.

Les jeunes cuisinières faisaient aussi leurs premières expériences. Elles étaient pleines d'entrain et mettaient tout leur zèle à faire de la bonne cuisine. Frank Buchman nous répétait souvent : « Nourrissez bien tous ceux qui ont faim. » Mais il arrivait que le contenu du sac de sucre baisse tout à coup et que le stock de graisse fonde à vue d'œil, alors la panique s'emparait de nous et nous voulions crier : « Halte ! » Mais heureusement nous avions nos moments de silence pour nous recueillir ; nous en sortions avec une confiance nouvelle, et nous nous rendions compte que la peur est mauvaise conseillère : elle nous paralysait et créait un esprit d'inquiétude, dont les effets pouvaient se faire ressentir sur toute la maison. Mais quand notre cœur était libre, la confiance régnait, chacun était heureux et prêt à donner le meilleur de lui-même.

### *Qui est Frank Buchman ?*

Quelquefois je me demandais : « Au fond, qui est ce Frank Buchman ? » J'avais une grande envie de le connaître de plus près, de trouver son secret pour changer les gens, je voulais savoir aussi s'il était vraiment quelqu'un d'extraordinaire.

La première fois que j'eus l'occasion de le rencontrer personnellement, je ne découvris rien de spécial en lui. J'étais soulagée de constater qu'il était tout simple : il n'avait rien de surnaturel, ne disait pas de grandes phrases intellectuelles qui m'auraient intimidée ; je sentais seulement une grande paix en lui.

Ses yeux pleins de bonté brillèrent intensément et vous transperçaient jusqu'au fond du cœur. Je savais qu'il était inutile de vouloir jouer un rôle avec lui ; je n'avais qu'à être moi-même. Cela me donna confiance.

Quelque chose m'intriguait pourtant : je n'arrivais pas à comprendre pourquoi, lui qui avait tant de gens à voir, qui devait tant donner du point de vue spirituel, pourquoi voulait-il toujours être tenu au courant de tout ce qui concernait la marche de la maison ? Aucun détail matériel ne lui paraissait insignifiant ; il désirait connaître les menus qui se préparaient, il passait dans les chambres pour vérifier si tout était en ordre, même le bouquet de fleurs destiné à ses invités. Si un repas était mal réussi, pourquoi venait-il demander s'il n'y aurait pas des jalousies ou des rivalités entre les cuisinières ? Pourquoi ne laissait-il pas les femmes s'occuper de tout cela, puisque c'était leur domaine ?

Une expérience, qui se révéla salutaire, m'éclaira sur tous ces points. Un jour, un homme d'Etat d'un pays lointain fut annoncé. Sa réception avait été soigneusement préparée ; les cuisinières avaient choisi un repas de qualité ; toutes les commandes avaient été faites. Le matin même, Frank Buchman demanda à voir le menu. Après un instant de réflexion, il dit : « Non, ce n'est pas ce qu'il faut pour notre hôte ; j'ai pensé ce matin qu'il fallait lui donner un plat de son pays. »

Quand la cuisinière vint me dire qu'il fallait tout de suite, et par exprès, commander autre chose, je devins furieuse. Il y avait peu de chance que les spécialités demandées nous arrivent à temps et je ne

pouvais comprendre que l'on fasse tant de complications pour un seul homme. Pleine de réactions, j'obéis cependant à cet ordre.

Le lendemain, à l'occasion de la réunion du matin, j'entendis notre hôte s'exprimer ainsi : « J'avais trois ans quand ma mère mourut et elle m'a terriblement manqué. J'ai voyagé dans le monde entier, j'ai logé dans les meilleurs hôtels, mais jamais, nulle part, je n'ai été reçu comme ici. Votre réception m'a profondément touché, j'ai apprécié la magnifique chambre que vous m'avez donnée, mais quand je me suis mis à table et que l'on m'a servi un plat de mon pays, préparé mieux encore que ceux que j'ai jamais mangés, je me suis dit : c'est ainsi que cela doit être quand une mère reçoit son fils. Vous m'avez gagné. Tout ce que j'ai entendu et appris ici restera gravé dans mon cœur. Merci, merci. »

J'en fus bouleversée. Rarement j'ai été aussi honteuse, j'aurais aimé me cacher dans un trou de souris. J'ai compris alors que pour Frank Buchman le spirituel et le matériel ne faisaient qu'un. Pour lui, tout ce qu'il faisait, disait ou vivait n'avait qu'un seul et unique but : changer le cœur de l'homme afin qu'il retrouve Dieu et devienne un instrument pour refaire le monde. C'était ce que nous, femmes, avions grand besoin d'apprendre.

### *Frank Buchman prenait soin de chacun*

J'eus l'occasion de connaître Frank Buchman de plus près lorsqu'il vint dans ma ville de Saint-Gall. En 1960 en effet, un groupe de Saint-Gallois l'invita à venir dans notre ville. Il aimait spécialement cette région de notre pays, car c'était de là que ses ancêtres

avaient émigré aux Etats-Unis, deux cents ans plus tôt.

Avant son départ de Caux, il invita tous les Saint-Gallois dans sa chambre.

— Avec combien de personnes voulez-vous que je vienne ? Lesquelles de nos pièces de théâtre faut-il montrer à vos concitoyens ? nous demanda-t-il.

— Trente à cinquante personnes, une pièce de théâtre et peut-être un film, fut notre réponse.

L'œil plein de malice et avec un bon sourire, il répliqua :

— Si vous voulez faire quelque chose pour votre région, il faut le faire bien ; je viendrai avec cent personnes, trois pièces de théâtre et trois films.

Un peu effrayés, nous sommes ressortis de la chambre, comprenant que Frank voulait nous donner une vision et une foi qui dépassaient nos esprits limités et timorés.

Un industriel en broderie et sa femme offrirent l'hospitalité à Frank et à ses plus proches collaborateurs. Des gens de tous milieux, venant de près et de loin, défilèrent pour le rencontrer. Souvent il nous appelait tous auprès de lui, y compris l'aide de maison, pour nous parler de ses projets et nous inviter à réfléchir avec lui comment recevoir ses hôtes.

Au cours de cette campagne, un film ou une pièce de théâtre ont été donnés chaque soir au théâtre de Saint-Gall. Un des films, intitulé *Le Couronnement de ma vie*, a bouleversé le public. C'est l'histoire d'une femme noire des Etats-Unis qui a elle-même beaucoup souffert de la discrimination. Elle a ouvert sa première école en plein air pour les enfants noirs avec un capital d'un dollar et demi ! Au bout de dix

ans, elle avait créé une université de six cents étudiants, et devint finalement conseillère du président Roosevelt. Elle transmet aux spectateurs une grande expérience à laquelle ils aspirent et qui peut être le couronnement de leur vie.

A la fin de ces trois semaines passées à Saint-Gall, où des milliers de personnes avaient été touchées par les pièces de théâtre et les films, une soirée d'adieux eut lieu pour les amis et les hôtes. La veille, Frank Buchman me demanda :

— Etes-vous sûre que votre famille sera là pour le repas du soir ?

— Ce n'est pas possible, Frank, car mon beau-frère doit traire les vaches à ces heures-là, répondis-je.

— Oh ! il faut prévoir une voiture qui ira les chercher, me dit-il avec détermination.

C'est ce qui fut fait. Frank tenait à saluer toute ma famille, qui passa une soirée merveilleuse.

L'année suivante, en 1961, Frank Buchman se trouvait de nouveau à Caux. Quoique souffrant, il préparait la conférence d'été. Le matin de Pâques, il demanda à ses hôtes de Saint-Gall et à moi-même de monter à sa chambre.

Il tenait dans ses mains un coq en céramique de couleur et il me le tendit en disant : « Ceci est pour vous, Frida, et voici des caramels pour votre neveu. J'ai appris qu'il avait eu un accident. Et voilà des illustrés pour votre famille. » De constater qu'il pensait encore et de cette façon à ma famille me toucha, me bouleversa même. Ce fut pour moi un vrai défi de me donner autant pour les autres.

Je ne puis oublier le rayonnement et la bonté qui

émanaient de Frank en ce dimanche de Pâques. En effet, nous ne nous doutions pas que c'était la dernière fois que nous le voyions. Peu de temps après, il partait se reposer à Freudenstadt en Forêt-Noire, le lieu même où, en 1938, il avait reçu l'inspiration de lancer le Réarmement moral. Son état s'aggrava rapidement. Le 7 août de cette année, ce grand homme, qui fut en même temps un père pour des milliers de personnes, nous quittait pour l'au-delà.

Ses derniers mots ont été : « Pourquoi ne pas laisser le monde être dirigé par des hommes dirigés par Dieu ? »

## VI

### EN FRANCE

En automne 1947, je partis avec une équipe pour Le Touquet, au nord de la France, près de Calais. L'arrivée dans cette ville, qui avait été en grande partie détruite, fut impressionnante pour ceux d'entre nous qui n'avaient pas passé par la guerre : la plus grande partie des maisons et hôtels étaient inutilisables par manque d'eau et de chauffage. Nous étions en novembre. Deux cents à quatre cents personnes étaient attendues pour les deux week-ends, mais il en vint deux mille !

Une pièce de théâtre, *L'Elément oublié*, par Alan Thornhill, fut présentée. Elle répondait exactement aux problèmes du moment : à la division entre patrons et ouvriers, ainsi qu'aux divisions dans les familles. Les participants aux week-ends, venus de près et de loin, repartirent avec un nouvel espoir pour eux et pour leur pays.

L'année suivante, une équipe de dix à quinze personnes fut invitée à Roubaix et à Lille pour aider ouvriers et patrons à créer un climat nouveau dans les familles et les entreprises. Il y avait peu d'argent, peu à manger, peu de place, mais tous étaient prêts

à faire des sacrifices et à partager ce qu'ils avaient : mon amie et moi avions été invitées à loger chez un ménage d'ouvriers ; ils nous offrirent une chambre à deux lits. Le lendemain, nous avons compris qu'ils avaient dormi sur de vieux canapés et nous avaient donné leur chambre ! Notre insistance pour qu'ils reprennent leur chambre fut vaine. Partout où nous allions, les cœurs étaient ouverts, prêts à tous les sacrifices pour construire quelque chose de nouveau. Il y eut beaucoup de réconciliations dans les familles.

La division des classes était très marquée dans le Nord. Les ouvriers étaient pleins de revendications. Il se passa alors des choses que l'on n'aurait pas crues possibles : certains d'entre eux invitèrent les patrons à la maison pour une tasse de café, leur dirent ce qu'ils avaient sur le cœur et trouvèrent ainsi un contact nouveau.

On put lire un jour dans le journal *France-Soir*, sous le titre : « Un patron de Roubaix et ses ouvriers ont fait ensemble échec à la crise du bâtiment », l'article suivant :

Autour d'un patron d'une entreprise du bâtiment, onze hommes étaient réunis ce soir-là : dix ouvriers et le contremaître. Le patron mâchonnait d'un air sombre le tuyau de sa pipe et, soudain, il se décida à parler :

« Vous savez tous que nous traversons une crise qui doit durer quelques mois. Les crédits manquent. Que faire ? Les autres entrepreneurs ont licencié en moyenne un tiers de leur personnel et hier soir, je m'étais finalement résigné à les imiter. Mais ce ma-

tin je me suis dit : Jacques, si tu renvoies un seul de tes hommes, tu n'es plus digne d'être chef d'entreprise. Alors j'ai trouvé une autre solution : je soumissionnerai à perte dans d'autres départements. »

Quelques minutes de silence s'écoulèrent, puis une voix s'éleva :

« Patron, si vous vous mettez la ceinture pour sauver certains d'entre nous, il n'y a pas de raison pour que nous ne fassions aussi un effort. Nous sommes prêts à aller travailler dans les autres départements en renonçant aux frais de déplacement. Et même, s'il le faut, nous quitterons nos femmes pendant la semaine pour aller travailler sur d'autres chantiers. Enfin si vous le voulez bien, nous ferons chaque jour une heure de *rabiot à l'œil*, cinquante-quatre heures pour un salaire de quarante-huit heures, en trois mois, ça vaut le coup ! »

L'article racontait ensuite que, le jour même, le patron, remonté par son équipe, avait enlevé trois adjudications et que le nouvel esprit qui régnait entre eux avait redonné de l'élan à l'entreprise : la prime anti-gâchis fut bientôt relevée et portée à trois pour cent et, à la fin de l'année, malgré la crise, un bénéfice quatre fois plus grand que précédemment fut distribué aux membres de l'entreprise.

J'ai bien connu ce patron et ses ouvriers, et ce qui s'est passé dans leur affaire m'a beaucoup touchée, moi ouvrière : c'était un exemple de ce que peut réaliser la révolution pacifique amorcée par certains employeurs et employés dans l'esprit du Réarmement moral.

## *Des délégations à Caux*

L'été suivant, plusieurs délégations du Nord vinrent à Caux. Pour beaucoup c'était leur premier voyage hors des frontières. Afin de payer leur déplacement et leur séjour, ils devaient faire beaucoup de sacrifices et utiliser l'argent mis de côté avec bien de la peine.

Les premiers jours à Caux n'étaient pas faciles. En effet, cette grande maison si bien aménagée suscitait en eux une certaine méfiance. « Cet endroit n'est-il pas pour les capitalistes ? se disaient-ils. Et nous, ne sommes-nous pas simplement pris par des attrape-mouches ? » Mais quand on leur racontait les faits, ils découvraient que c'étaient les dons et les sacrifices de centaines de gens de toutes conditions qui avaient permis de faire de Caux un foyer accueillant. Ils commençaient à se rassurer et à changer. Nous leur disions aussi : « Pourquoi nous avez-vous offert votre meilleure chambre, et maintenant vous fâcheriez-vous parce que nous aussi voulons donner ce qu'il y a de mieux pour vous et tout le monde. » Ils riaient alors et la bataille était gagnée. Finalement, quand ils voyaient toutes les personnes qui travaillaient bénévolement pour faire marcher cette maison, ils disaient : « Alors, c'est ici la société sans classe ? » Au bout du séjour, ils repartaient décidés à gagner leur pays à cette idée.

L'hiver suivant, quelques-uns d'entre nous furent invités dans le Pas-de-Calais. C'était la première fois que je me trouvais dans un bassin houiller et les grands fourneaux à charbon, avec leur fumée noire et leur langue de feu, m'impressionnaient beaucoup. Je

n'oublierai pas non plus les ouvriers de toutes nationalités que l'on rencontrait de jour comme de nuit. Ils avaient l'air triste. Je ressentais une grande sympathie pour eux et décidai de tout faire pour les aider à trouver le but pour lequel il vaut la peine de vivre.

Plusieurs familles avaient vu la pièce de théâtre *L'Élément oublié* jouée au Touquet, et avaient décidé de changer leur manière de vivre. Nous étions en route toute la journée, invités d'une famille à l'autre. Pour la première fois de ma vie, je pouvais lutter avec conviction pour les patrons et pour les ouvriers. « La chose qui nous impressionne le plus, disaient les patrons, c'est de voir vraiment les ouvriers changer ! C'est ce qui nous encourage et nous engage le plus à faire de même. » De leur côté, les ouvriers nous disaient exactement la même chose au sujet des patrons !

C'était beau de constater qu'un profond changement du cœur s'opérait dans cette région de la France et il y avait des répercussions partout. Les ouvriers s'intéressaient plus à leur travail et la production augmentait pour le bien de tous. Dès lors, chaque année, des délégations industrielles se rendirent à Caux de diverses régions de France.

## VII

### EN HOLLANDE

En automne 1962, je fus invitée à rejoindre une équipe du Réarmement moral au travail dans les ports de Hollande. A Rotterdam, j'habitai avec un jeune ingénieur et sa femme, qui vivaient comme moi sans aucun salaire. Ce fut une grande expérience de voir comment Dieu répond, au fur et à mesure, aux besoins d'un foyer comme à nos besoins personnels.

J'aimais ce pays qui a bien des choses en commun avec la Suisse. J'allais faire des visites chez les dockers dans le port. A n'importe quelle heure de la journée, même avant les heures des repas, on était toujours bien reçu et un bon café ne manquait jamais de vous réchauffer.

Je revois toujours le port de Rotterdam. Beaucoup de bateaux servaient d'habitations permanentes; à la tombée de la nuit, on voyait s'allumer des milliers de petites lampes du haut en bas de tous ces mâts. On aurait dit des centaines de sapins de Noël avec leurs multiples bougies illuminant la nuit.

Cet hiver-là, la pièce de Peter Howard *L'Echelle*, traduite en hollandais, fut jouée dans le port de

Rotterdam et ses environs. Les acteurs étaient des dockers et des industriels qui, après leur travail, ne craignaient pas de donner leurs forces, leur temps et leur argent pour apporter ce message. Ils le faisaient parce qu'ils avaient trouvé la réponse à la peur et à la haine, dans leur propre cœur.

Après quatre mois de ce séjour dans un pays aimé, je commençais à comprendre un peu la langue. Une nouvelle inattendue mit une fin soudaine à ce séjour. Elle venait d'Amérique du Sud, où mon frère Hans était employé depuis vingt-cinq ans à l'ambassade suisse de Buenos Aires. Il devait venir l'été suivant avec sa femme Marie passer des vacances au pays ; il se réjouissait de revoir famille et amis. Mais la lettre m'annonçait qu'il avait été opéré d'un cancer des poumons et que son état était très grave. Sa femme, atteinte d'une affection des yeux, presque aveugle, dépendait beaucoup de lui, et la maladie de son mari la mettait au désespoir.

Ce fut un choc pour moi. Je me disais : « Si seulement je pouvais aller aider Hans et Marie, si seulement ils habitaient plus près de nous ! Mais aller si loin est impossible puisque je n'ai pas d'argent. » Je sentais profondément les besoins de ma famille, mais je me voyais dans l'impossibilité d'y répondre. Au fond de moi-même, une voix semblait me dire : « Et si tu devais quand même y aller ? »

Un matin, le téléphone sonna. Une amie me dit :

— Mon mari et moi avons pensé à toi. As-tu demandé à Dieu si tu ne devrais pas aller chez ton frère en Argentine ?

— Je n'ose même pas y penser, comment pour-

rais-je trouver et accepter autant d'argent pour aller voir ma famille ?

— Si c'est juste que tu y ailles, tu iras, parce que c'est dans le plan de Dieu et que c'est lui qui t'enverra, me dit-elle encore.

A peine le récepteur raccroché, je sus que cet appel était décisif pour moi ; je me sentais maintenant obligée de voir les choses en face. Je promis alors à Dieu d'être prête à tout, quoi qu'il pût m'en coûter et d'aller jusqu'au bout du monde s'il me le demandait. Pour reconnaître sa volonté, je le priai de répondre lui-même à mes besoins matériels.

J'écrivis ma décision à une amie en Suisse, pour qu'elle soit au courant au cas où mon départ se préciserait. Le surlendemain, elle m'appelait au téléphone :

— Frida, nous nous sommes réunis, quelques amis, pour penser à ta famille et nous voulons prendre la responsabilité totale de ton billet d'avion. Si tu sens qu'il est juste de partir, pars au plus vite.

Cette nouvelle, si inattendue, me bouleversa, ma gorge était serrée et je ne pouvais parler...

— Merci, dis-je, en reposant le téléphone.

Dès cet instant, tous ceux qui étaient autour de moi, d'un commun accord, m'aidèrent à préparer ce départ. Le jour suivant, une somme d'argent arrivait par exprès d'Angleterre, d'une amie qui avait passé par une grande épreuve, mais avait retrouvé la paix du cœur. Avec leur grande générosité, mes amis hollandais m'achetèrent les vêtements nécessaires. Un jour, ma voisine de palier arriva avec une magnifique chemise de nuit : « J'ai pensé que vous auriez sans doute aussi besoin de linge », me dit-elle. Une autre

voisine m'apporta un bijou pour égayer une de mes robes. Une grande dame de Hollande m'envoya un carnet de chèques de voyage : « Pour que vous ayez assez d'argent de poche quand vous serez en Amérique », me disait-elle. J'étais très touchée de l'aide de tous et une fois de plus je réalisai que Dieu nous prend au sérieux quand nous le prenons aussi au sérieux.

## VIII

### EN AMÉRIQUE LATINE

#### *Mon premier vol*

Trois jours après, mes amis me conduisirent à l'aérodrome d'Amsterdam. C'était le moment du grand départ. Il me semblait rêver, mes jambes tremblaient ; tant de choses s'étaient passées en si peu de temps. Maintenant, j'étais là, attendant l'avion qui devait m'emmener au loin, dans un autre continent. En faisant mes adieux, l'émotion s'empara un instant de moi. Regardant vers le ciel, je découvris un magnifique coucher de soleil ; il me semblait entendre une voix intérieure me dire : « Vas-y, n'aie pas peur, tu ne seras jamais seule. Je serai avec toi partout où tu iras ! » Réconfortée, je montai dans l'avion.

C'était mon premier vol. Les moteurs commencèrent à tourner avec un grand bruit et lentement l'avion gagna de l'altitude. Les petites lumières des gens qui lisaient s'éteignirent une à une. Seul le ronronnement des moteurs rappelait que nous étions en train de voler vers le lointain. Je n'avais pas sommeil ; mes pensées s'envolaient vers ceux que je

venais de quitter et ceux que j'allais trouver le lendemain.

A une heure du matin, la lumière du plafond indiqua : « Attachez-vous. » Un peu anxieuse, je demandai à une hôtesse ce qui arrivait. « Il y a un grand orage au-dessous de nous », me répondit-elle. Et tout à coup, je pensai à l'immense responsabilité de ceux qui conduisent les avions à travers l'océan et combien la vie de milliers de personnes dépend de leur discipline totale. Et si cette discipline pouvait être appliquée dans tous les domaines de notre vie pratique, le monde ne serait-il pas différent ?

A quatre heures trente du matin, l'avion se posa pour la première fois. Nous étions à Dakar, en Afrique. Un air lourd et étouffant nous surprit au sortir de l'avion. La seconde escale pour reprendre de l'essence se fit à Rio de Janeiro. Puis ce fut la dernière étape du voyage vers l'Argentine. Plus nous approchions du but, plus mon cœur se mettait à battre. Le ciel était beau et clair. Le dimanche après-midi, à quinze heures, le commandant de bord annonça par haut-parleur : « Nous survolons maintenant le fleuve de La Plata. » Ce fleuve a l'aspect d'une mer tant il est grand. Puis ce fut la capitale, l'immense ville de Buenos Aires. Après vingt minutes de survol des maisons et des beaux parcs, l'avion commença à descendre tout doucement et se posa sur le sol.

Voilà que les moteurs s'arrêtent, les portes s'ouvrent. Avant de partir, j'avais envoyé un télégramme pour annoncer mon arrivée ; je ne savais pas du tout si j'allais rencontrer quelqu'un de ma famille à l'aéroport, ou si j'allais devoir me débrouiller seule pour trouver la demeure de mon frère. En descendant

l'escalier, j'éprouvais une grande reconnaissance pour ce beau voyage ; une brise agréable, tempérée, me pénétra comme pour m'accueillir dans ce pays et ce fut le début d'une nouvelle aventure.

### *En Argentine*

A ma surprise, ma belle-sœur Marie, son fils et ses trois fillettes m'accueillirent à la sortie. L'émotion de Marie me fit comprendre aussitôt à quel point elle était éprouvée et malheureuse de la maladie de son mari.

Il fallut une bonne heure de voiture pour arriver en ville. L'ambassade suisse, où Hans habitait, se trouve au centre, qui englobe environ cinq millions d'habitants. A peine étions-nous arrivés, que Marie ouvrit son cœur. Elle était désespérée, pleine de révolte contre Dieu et les hommes et ne pouvait accepter que son mari puisse être appelé à quitter cette terre. « Je sais maintenant pourquoi je suis ici », murmurai-je en moi-même.

Malgré le manque de sommeil des dernières vingt-quatre heures, j'allai tout de suite voir Hans à l'hôpital. Comment exprimer ce qui se passa dans son cœur et le mien au moment où nous nous sommes serré la main ! De grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues si creuses, exprimant une indicible souffrance mêlée de reconnaissance. « Quelqu'un de ma famille, quelqu'un de ma famille ! » furent les seules paroles qu'il prononça.

Le lendemain, lorsque Marie sortit un instant de la chambre, Hans se tourna vers moi et dit : « Je suis tellement content que tu sois là, Marie ne pourra jamais porter seule cette épreuve. »

« Mon Dieu, je sais pourquoi je me trouve ici ! » murmurai-je encore dans mon cœur.

Ce ne furent pas des jours faciles. Je savais que j'étais là pour aider ma famille, mais leur souffrance était aussi la mienne. Je me sentais souvent seule et misérable ; par moments, la peur me paralysait, car je me sentais incapable de répondre à tous les besoins. Au fur et à mesure que le temps avançait, on se rendait compte qu'il y avait peu d'espoir pour Hans. La détresse de Marie augmentait de jour en jour ; elle était en guerre avec Dieu et avec chacun.

Hans n'avait que cinquante-trois ans. Il était très aimé ; c'était un vrai père pour toute la colonie suisse, pour laquelle il s'était donné sans compter ses heures et ses forces depuis presque vingt-cinq ans et personne ne pouvait envisager que la séparation soit si proche. A un moment donné, il passa lui-même par une profonde crise intérieure : les médecins, qui ne voulaient pas lui dire la vérité sur son état, le rassuraient toujours, lui promettant qu'il allait bientôt guérir et pouvoir travailler. Malgré l'espoir que cela lui donnait un instant, il se rendait compte en même temps que son mal empirait ; il était dans un grand désarroi. Il se débattait de toutes ses forces contre la mort. Cette situation était des plus douloureuses pour chacun de nous ; nous nous sentions comme dans un tunnel.

Un soir, me sentant moi-même désespérée, je dis à Dieu : « Pourquoi m'as-tu envoyée, puisque je ne puis rien faire ? Ne suis-je pas inutile ? Valait-il la peine de dépenser tant d'argent pour venir ici, puisque je suis incapable de changer quoi que ce soit ? » Et une voix intérieure répondit : « Qui es-tu pour vouloir

changer quelque chose dans cette situation ? Ne suis-je pas là, ton Dieu tout-puissant à côté de toi ? Est-ce que je n'ai pas tout en mains ? N'est-ce pas moi qui ai décidé de l'heure et du moment où je changerai cette situation ? Si toi, tu veux me faire confiance, si tu veux être tout simplement mon instrument et rien d'autre, je t'utiliserai pour mon service. »

Je reconnus une fois de plus que tous mes efforts personnels étaient vains. Mon orgueil m'avait poussée à vouloir justifier mon séjour en Argentine. J'avais espéré pouvoir changer le cœur des membres de ma famille et voilà que je n'arrivais pas. J'avais honte ; j'acceptai de n'être rien, de ne plus vouloir faire quelque chose de ma propre volonté. Cette expérience m'amena au pied de la croix, où je décidai à nouveau de vivre avec et pour Jésus. Un poids lourd tomba de mes épaules.

Quelques jours après, Marie vint à moi et me dit : « Je suis tellement malheureuse et désespérée. Si je retourne vers Dieu, crois-tu qu'il me pardonnera ? » Le miracle se passa dans son cœur. Dès l'instant où elle eut accepté son malheur, elle fut complètement différente. Aux nombreux amis qui lui téléphonaient, et qui avaient l'habitude de se lamenter sur son sort, elle disait : « Nous n'avons pas le droit d'aller contre le plan de Dieu. J'ai décidé d'accepter sa volonté quoi qu'il m'en coûte et maintenant j'ai retrouvé la paix du cœur. »

Cet esprit nouveau qui régna dès lors dans la maison permit à Hans d'ouvrir aussi son cœur à sa femme. Il lui demanda pardon pour les fautes qu'il avait commises. Il put lui dire ses dernières volontés sans provoquer des crises de désespoir.

Un matin, le prieur d'un couvent, qui avait été fondé dans les environs de Buenos Aires par les moines d'Einsiedeln, vint lui faire une visite. Hans, libre en son cœur, lui dit alors : « Prieur, je suis prêt à partir maintenant, Dieu peut me chercher quand il voudra. » Le prieur, en le bénissant, lui dit : « Nous savons que vous êtes protestant, mais à nos yeux, vous étiez un grand chrétien et je pense que si vous partez, Dieu vous recevra à bras ouverts. »

Malgré les souffrances de plus en plus intenses de Hans, un esprit de paix et de lumière rayonnait dans la maison. Pendant les dix derniers jours, Marie et moi nous sommes souvent agenouillées devant son lit, priant ensemble. Ce fut pour moi peut-être le plus grand cadeau que Dieu nous ait donné dans cette épreuve. C'est ainsi que le dernier soir avant son grand départ, un de ces merveilleux moments ensemble nous permit de remettre tout ce qui nous préoccupait dans les mains du Tout-Puissant. Ce soir-là, quand je descendis dans ma chambre, la maison était étrangement calme et silencieuse ; j'avais l'impression que le soleil était revenu après la tempête.

Le lendemain matin, le facteur apporta un carton de narcisses que des amis en Suisse avaient cueillis le lundi à 1100 mètres d'altitude. Ils arrivèrent chez nous à l'ambassade le jeudi matin. Quand Hans vit ce bouquet, il répéta bien des fois : « Des fleurs de mon pays, des fleurs de mon pays ! » Ce fut le dernier message d'adieu de son pays qu'il aurait tant désiré revoir.

L'après-midi, la respiration devint de plus en plus pénible. Il ne se plaignait pas et resta tout à fait lu-

cide. Le soir, alors que je préparais un petit repas, Marie m'appela, me priant de monter tout de suite. Quelques minutes avant, Hans lui avait dit au revoir, la remerciant encore une fois de tout ce qu'elle avait fait pour lui. Quand j'entrai dans la chambre, son esprit le quitta pour voler vers l'Eternité. Dans ce silence inexprimable, absolu, qui vous donne l'impression de la présence de Dieu en personne, nous nous sommes mises à genoux pour remercier Dieu d'avoir délivré Hans de ses souffrances et lui demander de nous aider à supporter la nôtre.

Malgré sa grande douleur, Marie resta calme et confiante. L'enterrement se déroula, comme dans tous les pays chauds, le lendemain déjà. Les amis qui accoururent de près et de loin pour assister à la cérémonie d'adieux furent très nombreux. Les messages qui arrivèrent de la Suisse et des autorités argentines furent aussi un grand réconfort. Quand on vit dans un autre continent, les compatriotes se sentent souvent plus près les uns des autres, et si l'un d'eux vient à manquer, le vide se fait sentir d'autant plus.

Au soir de cette journée le sommeil me fuyait. Comme dans un film, les jours de ces deux dernières semaines défilaient devant mes yeux. Je ne me posais plus la question : « Pourquoi es-tu venue ici ? » J'avais vu des miracles se réaliser, car là où régnaient la peur, la révolte, le désespoir, il y avait maintenant, malgré la douleur de la séparation, la paix et une profonde reconnaissance.

Quelques jours après le décès de mon frère, deux messes furent célébrées à deux endroits différents ; les membres de la famille, de l'ambassade et les amis

se trouvèrent agenouillés, catholiques et protestants, côte à côte au pied de l'autel. Cette union entre les deux confessions fut un vrai cadeau.

### *Le premier août*

Il se trouva que quelques jours avant que je ne reparte, on fêtait le premier août. Vivre la Fête nationale suisse dans un autre continent fut une expérience toute spéciale !

Les réceptions à l'ambassade eurent lieu de onze heures du matin jusqu'à treize heures, mais la fête devait se poursuivre pendant trois jours ! Les portes qui étaient d'habitude soigneusement fermées étaient grandes ouvertes. De magnifiques bouquets de fleurs aux couleurs suisses décoraient l'entrée et les salons et créaient une ambiance de fête pour tous, mais donnaient aussi la nostalgie du pays.

L'ambassadeur et ses proches accueillirent personnellement chaque arrivant en lui serrant la main. Petit à petit, les salons se remplirent. Des groupes de gens très différents se formèrent. Le français, le schwyzerdütsch, l'espagnol et l'allemand s'entrecroisaient dans cette foule de près de mille personnes.

Le long des murs, il y avait des tables magnifiquement décorées et garnies des spécialités du pays. Chacun était en habit de fête. Pourtant, je vis une vieille femme ridée et soucieuse, un vieux foulard sur la tête ; sa robe et les chaussettes qui lui tombaient sur les pieds montraient une extrême pauvreté. Mais elle ne se souciait de rien et avalait à toute vitesse une chose après l'autre ; ce qui n'entrait pas dans sa bouche disparaissait dans un sac à main déchiré ! Personne n'avait l'air de la remarquer et ne

semblait vouloir s'occuper d'elle. C'était une vraie image du monde !

En observant un peu ce tableau multicolore, je me rendis compte que cette journée était vraiment la grande fête de l'année, où certains Suisses viennent de loin pour rencontrer leurs compatriotes. Il me semblait qu'ils étaient beaucoup plus suisses que nous tous dans notre pays. La première personne qui m'adressa la parole était un Saint-Gallois de ma région ; au cours de la conversation, j'appris qu'il avait créé une petite fabrique de broderie, ce qui m'était fort sympathique. Dans le coin d'un salon, je voyais un groupe d'hommes à cheveux blancs qui discutaient ensemble des événements de l'année ; comme sortis d'un vieux tableau, ils tiraient des bouffées épaisses de leurs pipes à long tuyau et petit fourneau à couvercle décoré, si caractéristiques de nos cantons primitifs.

A travers maintes conversations, je pouvais deviner que chez les vieux, et aussi chez quelques jeunes, il y avait une grande nostalgie du pays. Plusieurs me dirent : « Je n'ai qu'un désir, c'est de revoir mon pays avant de mourir. »

J'avais passé deux mois à Buenos Aires et le moment était venu de repartir. A mon arrivée, je ne connaissais personne, mais il me fallut deux semaines pour dire au revoir à tous mes nouveaux amis !

### *Au Brésil*

Je me rendis d'abord à Sao Paolo, au Brésil ; deux amies suisses me reçurent à l'aéroport et m'emmenèrent dans une maison qu'un industriel avait mise à la disposition du Réarmement moral.

Jamais je n'ai été aussi sensible à la beauté de la nature que dans ce pays au climat doux et agréable. Nous étions à peine à la fin de l'hiver et déjà les jardins étaient pleins de roses, d'orchidées et d'arbres couverts de fleurs aux couleurs éclatantes. Tout cela portait à croire que c'était un pays prospère et très productif, mais cette richesse apparente cachait aussi une grande misère.

Sao Paulo est un centre industriel où l'on travaille beaucoup. En quelques années, cette ville s'est agrandie à tel point que les habitants eux-mêmes disent que les maisons-tours ont poussé comme des champignons. Cette ville à l'aspect neuf, propre et bien construite, offre un contraste d'autant plus grand lorsqu'on voit à proximité les bidonvilles, vrais villages où des milliers de gens habitent les uns sur les autres dans des taudis, sans eau potable et privés de l'hygiène la plus élémentaire. Toute cette misère me fit comprendre qu'à moins d'un travail entrepris par une équipe de gens décidés à changer coûte que coûte cet état de choses, la haine ne ferait qu'empirer.

Après Sao Paulo, j'allai à Rio de Janeiro, une ville éternellement ensoleillée, si féerique avec ses quais fleuris et ses plages baignées par une mer d'un bleu intense, où l'on peut se plonger toute l'année.

Là, j'eus l'occasion d'aller chez des dockers du port et mes visites dans leurs foyers m'impressionnèrent profondément. Malgré l'exiguïté des logements — jusqu'à sept enfants dormaient parfois dans une pièce — il régnait presque partout un esprit de joie et de reconnaissance. Qu'est-ce qui avait bien pu arriver et quel était le secret de cette joie ? Il n'en avait pas toujours été ainsi.

Quelques années auparavant, les femmes et mères de ces dockers avaient décidé de se donner de toutes leurs forces pour un monde meilleur. Elles avaient fait de l'ordre dans leurs propres vies, avaient été honnêtes sur tout avec leurs maris ; certaines avaient demandé pardon à leurs voisines, avec lesquelles elles se disputaient depuis longtemps. Plusieurs d'entre elles se rencontraient tous les matins à huit heures pour mettre en commun les pensées qu'elles avaient eues à leur réveil, pendant leur moment de silence. Elles cherchaient ensemble comment agir pour que les foyers dans le pays tout entier puissent trouver le vrai bonheur.

Une quarantaine de ces couples, qui n'avaient pas été mariés religieusement, avaient demandé la bénédiction de l'Eglise et mettaient leur foi en pratique.

Les maris qui, de leur côté, avaient été honnêtes vis-à-vis de leurs femmes et dans leur travail, furent les acteurs de transformations révolutionnaires dans le port. Comme ils avaient à cœur le sort de leur pays et du monde, ils décidèrent d'écrire leur histoire et de la filmer. Au prix de grands sacrifices, ils réalisèrent ce film, *Hommes du Brésil*, qui a été traduit dans beaucoup de langues et projeté dans presque tous les pays du monde.

### *Des centaines de petites maisons*

Un officier supérieur de Rio se préoccupait depuis longtemps de la terrible situation dans laquelle vivaient les gens des favellas (bidonvilles). Un matin, pendant son moment de silence, les noms de deux responsables des favellas lui vinrent à l'esprit et il les invita à une projection du film des dockers

*Hommes du Brésil.* Ces deux hommes décidèrent que le film devait être projeté dans les trente-trois favellas de Rio de Janeiro. Ils demandèrent aux dockers de venir les aider à le montrer, chaque semaine dans un autre quartier.

Il y avait une favella dans laquelle aucune femme de la ville ne pouvait pénétrer, tant elle était dangereuse. Mais le soir où ce film y fut projeté, on me demanda d'y aller avec une amie. Comme, dans les favellas, les noms des rues n'existent pas, les responsables vinrent nous chercher. La nuit commençait à tomber et on nous conduisit, pour nous mettre à l'abri, dans un logis qui donnait sur la place où le film était projeté en plein air. Honnêtement, je m'y sentis plus en sécurité que dehors ! Dans cette chambre, il y avait juste une table avec trois ou quatre chaises, une commode et un crucifix, mais il s'en dégagait une atmosphère sympathique.

Sur la place, des projecteurs avaient été installés. La foule, debout, resta immobile pendant les deux heures que le film dura. Il y avait des jeunes, des vieux, des mères avec leurs bébés dans les bras. A la fin de la soirée, beaucoup de gens entrèrent dans la maison pour me parler, des femmes me tiraient par la robe pour me faire comprendre qu'elles m'invitaient à boire un café. Comme mon interprète devait répondre de tous les côtés et ne pouvait venir à mon aide, je me contentais de sourire, de serrer des mains et par le cœur nous nous comprenions.

A travers ces représentations, un esprit nouveau se créa. Des chefs des favellas prirent contact avec les autorités. Le résultat fut que, quelques années

plus tard, des centaines d'habitations misérables furent démolies et que des villages de petites maisons, avec des installations sanitaires, furent construites à leur place. Cela servit d'exemple et eut des répercussions auxquelles personne n'aurait osé croire alors.

Je désirais rentrer en Europe par l'Amérique du Nord, afin de connaître ce pays qui devait être si différent. A nouveau, Dieu pourvut merveilleusement à tous mes besoins. Je repris l'avion à Sao Paulo, traversai le Brésil, survolai les Andes, en découvrant le célèbre lac Titicaca entouré de glaciers, à environ quatre mille mètres d'altitude. Dans le ciel bleu et le soleil étincelant, c'était un panorama unique et tous les touristes allaient d'un hublot à l'autre pour admirer ce spectacle.

A Lima, je fus reçue par la fille de ma belle-sœur. Je devais rester vingt-quatre heures et reprendre l'avion le lendemain à minuit. A mon arrivée, ma nièce m'invita à prendre un café.

Nous étions dans l'une des rues principales, où les magasins offraient aux touristes des objets artisanaux. Subitement un grondement souterrain ébranla le banc sur lequel nous étions assises. Je me demandais si un lourd camion, ou éventuellement un métro, pouvait provoquer de telles secousses, mais, avant d'avoir eu le temps de poser la question, je vis les visages des gens se transformer, pris de panique. D'un seul coup, tout le monde se leva ; hommes et femmes se signaient et, sans se soucier de payer le restaurateur, s'enfuyaient vers la place principale de la ville.

Ma nièce me cria en espagnol quelque chose que je ne pouvais comprendre et se sauva avec les autres. Alors je me rendis compte qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Mais avant de me lancer dans ces rues étroites qui me semblaient très dangereuses, je réfléchis un instant. Ne sachant ni la langue du pays, ni le chemin du retour, une pensée, comme un éclair, me poussa à ne pas perdre ma nièce et je me mis à courir derrière elle. A ce moment la terre cessa de gronder.

Il n'existe probablement pas d'insécurité plus totale que l'impression qu'à chaque instant la terre peut s'ouvrir et vous engloutir. Je venais de prendre conscience de l'angoisse perpétuelle de ceux qui vivent dans ces régions, où d'un instant à l'autre toute une population peut être anéantie.

Malgré ce moment de panique, où je ne me sentais pas plus courageuse que les autres, j'avais reçu en priant intérieurement un calme étrange et une voix au fond de moi-même me dit : « N'aie pas peur, tu ne mourras pas ici. » Quand, cette nuit-là, l'avion décolla pour New York, j'étais tout de même soulagée de m'éloigner !

### *Retour*

Après treize heures de voyage mouvementé, survolant Panama et Cuba, nous sommes arrivés à destination. La richesse et le matérialisme des Etats-Unis me mirent très mal à l'aise. D'ailleurs j'éprouvai le même sentiment plus tard en arrivant en Suisse. Il me semblait que tout le monde vivait et travaillait pour s'enrichir et jouir, et que cet aveuglement em-

pêchait de voir qu'en réalité le monde était en grand danger et que, le jour où l'on en prendrait conscience, le sauvetage ne serait plus possible. Plus que jamais, je décidai de me donner sans trêve ni repos pour que les hommes s'éveillent et commencent à penser et à vivre pour le prochain.

Au cours de mon séjour aux Etats-Unis, j'appris que ma belle-sœur Marie, partie de Buenos Aires pour un séjour en Suisse, avait eu une attaque pendant le voyage en avion. Elle était à l'hôpital et désirait beaucoup me revoir. Je précipitai donc mon retour et pris congé de ce pays aux vastes horizons, qui nous donne à nous Suisses, aux vues étroites, une vision plus large.

Lorsque je revis Marie, je trouvai qu'elle avait terriblement changé. Cette attaque avait atteint certaines cellules du cerveau, ce qui l'empêchait de s'exprimer en espagnol ; mais elle pouvait encore se faire comprendre en allemand, sa langue maternelle. Contrairement à ce que je craignais, cette nouvelle épreuve ne la rendit pas amère : elle garda une sérénité qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Un soir, au moment de se coucher, elle sortit de son sac un papier tout chiffonné et me pria de le lire. A ma surprise, c'était une prière que j'avais copiée pour elle pendant que j'étais en Argentine, afin qu'elle puisse la relire quand elle se sentirait seule et désespérée. Je dus la lui lire tous les soirs durant son séjour en Suisse.

Un autre jour, elle déclara à son médecin : « J'ai tout perdu, mon mari bien-aimé est mort, je ne peux plus voir, je ne peux plus parler correctement, mais j'ai trouvé Dieu. Y a-t-il un cadeau plus grand ? »

J'étais partie pour aider ma famille et je me pose aujourd'hui la question : « Qui donc a reçu le plus de cette expérience ? » et je dois m'avouer que c'est moi.

## IX

### UNE NOUVELLE PATISSERIE

De retour de ce grand voyage, qui m'avait fait sentir encore plus intensément les besoins du monde, j'étais heureuse de pouvoir participer de nouveau aux conférences de Caux.

Chacun dans ce centre contribue aux travaux de la maison. Pendant plusieurs années, je m'occupai de la pâtisserie. Le local où nous travaillions était une pièce sans fenêtre, où l'on faisait le pain autrefois. Nous y avons aménagé une installation provisoire, qui occasionnait bien des fatigues. C'était là que chaque jour, nous préparions un thé simple mais savoureux pour des centaines de personnes. A travers ce travail, dans des conditions difficiles, nous avons redécouvert notre vraie vocation de femmes : avoir un cœur et un foyer ouverts en permanence, au service de tous, afin de contribuer à répandre un esprit fraternel d'hospitalité dans le monde.

Un matin, je me suis réveillée avec la pensée que le moment était venu de transformer le local de la pâtisserie. Tous mes amis étaient du même avis, mais il fallait trouver l'argent nécessaire, car le Réarmement moral ne dispose pas de réserves. L'idée nous

vint d'en informer nos amis et connaissances au moyen d'une lettre. Des dons allant de cinq à cent francs commencèrent à venir : cent cinquante personnes contribuèrent ainsi à trouver la somme nécessaire. Une jeune femme de « La Grande Aventure », que je n'avais plus vue depuis des années, me remit même mille francs ! Deux apprenties jardinières nous envoyèrent l'argent de poche qu'elles avaient économisé, « en reconnaissance pour ce qu'elles avaient reçu en travaillant dans la cuisine de Caux ». Deux dames hollandaises nous firent cadeau d'une somme très importante.

Il fallut neuf mois d'efforts pour rassembler l'argent et faire transformer ce local où nous passions tant d'heures de travail minutieux. Les travaux furent terminés pour le début de la conférence d'été. Les grandes machines à pétrir, les nouveaux fours et toute l'installation nous permettaient de travailler désormais plus rapidement et plus rationnellement. L'inauguration fut célébrée par un buffet délicieux avec les amis et les ouvriers.

Le soir venu, je montai dans ma chambre, très fatiguée, mais le cœur rempli de reconnaissance. Je répétais sans cesse : « Merci, merci mon Dieu pour tous les miracles qui se sont passés ces derniers mois. » Et je promis de prendre du repos les jours suivants.

A peine avais-je formulé cette pensée que je glissai ; je fus violemment projetée contre le coin du mur. La tête et la hanche me faisaient très mal et je me traînai péniblement jusqu'à mon lit. Je me couchai avec l'espoir que tout irait mieux le lendemain.

Mais c'est à l'hôpital que je dus aller, car j'avais une fracture du col du fémur. Hélas ! plus question d'aller travailler dans ma belle cuisine et je savais que ce repos forcé allait durer autrement plus longtemps que celui que j'avais prévu !

Dans le calme des nuits suivantes, j'eus le temps de réfléchir et ma voix intérieure bien connue me dit : « Il y a longtemps que je voulais te faire comprendre que tu dépassais tes possibilités ; mais tu étais poussée par le sens du devoir et l'ambition de bien faire, ce qui t'empêchait de m'écouter. » Une fois de plus, j'avais besoin que Dieu me pardonne.

A l'hôpital, j'ai réalisé que Dieu ne fait rien pour nous punir, mais pour nous apprendre de nouvelles choses. Une fois il me dit : « Ce n'est pas parce que vous avez décidé de me servir que je vous épargnerai les épreuves et les souffrances. Le monde a besoin de voir si moi, Dieu, j'ai la victoire dans votre cœur au moment de l'épreuve. » Du coup j'ai compris que je ne devais plus demander pourquoi mon accident m'était arrivé et j'ai décidé de m'oublier et de penser à mon entourage.

Ma camarade de chambre à l'hôpital était une jeune femme atteinte d'un cancer. Très vite nous sommes devenues amies ; nous avons pu lire le Nouveau Testament ensemble, prier et partager nos pensées. Elle se faisait du souci pour son mari et ses deux enfants, encore adolescents. Peu à peu, elle a trouvé la paix du cœur et, le soir, quand ils venaient lui faire visite, il régnait un esprit de famille et même de gaieté. Nous sommes restées liées jusqu'à sa mort et je crois que ce fut pour elle un grand encouragement les derniers jours de sa vie.

Ainsi j'ai compris que ma vocation n'était pas tellement de travailler dur pour justifier mon existence, mais, avant tout, de prendre soin de mon prochain. Ce n'est pas ce que je fais qui importe le plus, mais ce que je suis. Même avec moins de forces physiques, Dieu nous confie souvent de nouvelles tâches qui demandent plus de temps et de prière pour chercher sa direction. J'en eus la preuve au cours des mois suivants.

## X

### L'INDE

#### *La chose la plus inattendue*

Il me fallut beaucoup de patience pour me remettre de cette fracture. J'étais affaiblie et me sentais misérable. Pourtant, je savais que Dieu avait déjà tant fait de miracles pour ma santé : quelques années auparavant, j'avais dû être opérée trois fois de l'oreille et, grâce à cela, je pouvais de nouveau entendre. C'est dans cette période, une des plus difficiles de ma vie, que Dieu préparait une de ses plus grandes surprises.

Une amie, Mme N., femme d'un industriel de Saint-Gall, avait été invitée à aller en Inde, dans un centre comme Caux, mais plus petit, qui a été créé par Rajmohan Gandhi (petit-fils du Mahatma) et ses amis. Mme N. avait plus de soixante-quinze ans et cette invitation en Inde lui donna un choc. Elle s'était écriée : « Moi, aller en Inde ? Et ma maison ? Et mon jardin ? Qui porterait mes bagages ? Et il faudrait encore faire des vaccins ! Non, pas maintenant. On pourra toujours y repenser l'année prochaine. »

Quelques jours après, elle m'invita avec deux amis

à la rejoindre au petit déjeuner. Elle nous déclara que Dieu lui avait parlé très clairement et qu'elle sentait qu'elle devait accepter cette invitation et ne rien renvoyer à l'année prochaine.

— Alors, que vas-tu faire ? lui demandai-je.

— Si Dieu parle aussi clairement, comment pourrais-je dire non ? J'ai tout de suite écrit en Inde, ainsi je ne pourrai plus reculer, répliqua-t-elle.

Il me semblait que toutes ses peurs et ses handicaps étaient balayés. Elle se tourna vers moi et ajouta :

— Dans le silence de ce matin, j'ai eu la pensée de t'inviter à m'accompagner en Inde.

Cette fois-ci, ce fut moi qui reçus un choc ! Je m'étais toujours beaucoup intéressée à ce qui se passait dans ce pays, je désirais y aller une fois, mais je me disais : « Seulement pas maintenant ! »

Je me sentais encore trop fragile pour m'engager dans un voyage pareil et j'étais très effrayée. Je savais que je devais trouver une indication intérieure très claire ; sans cela je ne pourrais risquer cette nouvelle aventure. Impossible de dormir la nuit suivante. Je pensais et je priais, quand tout à coup, il me sembla que Dieu était là, tout près de moi et disait :

— Rappelle-toi tout ce que j'ai fait pour toi. Et même quand je t'ai laissée passer par l'épreuve, c'était toujours par amour, pour t'attirer à moi et te faire dépendre de moi. Maintenant, je t'ouvre un nouveau chemin, c'est aussi par amour.

— Si c'est vraiment dans ton plan, j'irai ! répondis-je.

Toute crainte disparut et pendant tout le voyage

qui fut merveilleux, mais pas toujours facile, la paix du cœur ne me fut jamais enlevée.

Ce voyage me fit penser à mes années d'école. J'avais détesté la géographie. De famille pauvre, je m'étais mis en tête que je ne pourrais jamais voyager ; je ne voulais donc étudier que ce qui me semblait utile pour mon avenir. Je refusais d'apprendre les noms des villes, des mers et des fleuves lointains que je pensais ne jamais voir et que j'oublierais de nouveau. Lorsque le maître d'école appelait l'un ou l'autre d'entre nous devant la mappemonde, j'essayais de me cacher derrière le dos des autres. Hélas ! il connaissait ma faiblesse et, avec un sourire malicieux, il me faisait venir exprès. C'était terriblement humiliant, mais cela ne me corrigeait pas ! Combien de fois, plus tard, ai-je regretté cet entêtement, et ai-je eu honte de ne pas avoir les connaissances élémentaires sur les pays du monde.

Connaissant peu de choses, ayant peu de forces, peu de savoir-faire, je devais compter doublement sur celui qui ne nous trahit jamais.

### *Sans sac à main*

Notre départ tombait au moment où plusieurs détournements d'avions avaient eu lieu. Quelques jours auparavant, un avion de Swissair avait été brûlé dans le désert de Jordanie et nous devions survoler cette région pour aller en Inde. Bien des personnes disaient que jamais elles ne monteraient dans un avion ! Je téléphonai à Mme N. et lui demandai si elle n'avait pas peur de partir à ce moment-là. « Non, me dit-elle presque étonnée, et toi, as-tu

peur ? » Comme, les derniers jours, tout semblait un peu plus calme, nous décidâmes de partir.

A l'aéroport de Zurich, le contrôle fut très sévère. Puis ce fut le décollage et, au coucher du soleil, le survol du Mont-Blanc. Quel panorama unique ! A Genève, parmi ceux qui montèrent dans notre avion se trouvait le premier ministre de Ceylan. Nous attendions fébrilement le départ. La petite lumière en face de nous s'alluma pour que nous attachions nos ceintures. Mais le moteur ne se mettait toujours pas en marche.

Tout à coup, au microphone, le capitaine nous annonça que, pour une question de sécurité, les passagers étaient priés de sortir de l'avion. Silencieux, avec des battements de cœur, nous sommes allés dans une salle vitrée de l'aérodrome où, l'un après l'autre, nous avons été soumis à un nouveau contrôle de la tête aux pieds. Après avoir tout fouillé, on nous enleva nos sacs à main en échange d'une contre-marque. Je demandai quand on nous les rendrait, on me répondit : « A Bombay ». Ce fut un nouveau choc. Je ne pus garder que mon passeport ; quant à mon amie, elle réclama son carnet de chèques ! Enfin le départ eut lieu, avec trois heures de retard.

Une fois en route, nous avons réalisé que, sans nos sacs, nous étions dépouillées de tout. Nous nous sommes regardées, nous avons presque éclaté de rire. Dieu nous avait prises au mot ; nous avons mis notre confiance en lui, mais nous ne pensions pas combien de petites et grandes sécurités se trouvaient dans nos sacs à main : billets d'avion, porte-monnaie, lunettes ; je ne pouvais rien lire, nous n'avions pas de peigne pour nous coiffer, plus de bonbons à sucer, ni de

remède dont nous pensions avoir besoin. Tout avait disparu.

Il a fallu voyager ainsi jusqu'au lendemain à midi. On nous avait dit que notre retard était dû à l'annonce soudaine que quelque chose de grave se passerait dans l'avion. Tout avait été soigneusement vérifié, mais l'atmosphère restait très tendue, on voyait l'inquiétude sur les visages. Nous avons prié pour que la paix remplace la peur dans le cœur de chacun. Peut-être était-ce cela qui nous permit de devenir plus vite une famille.

A Athènes, l'avion fut aussitôt entouré de militaires, le fusil tendu, on aurait pu se croire en guerre. De là, nous sommes repartis en direction de Karachi, survolant le désert de la Perse. Le soleil se leva vers trois heures du matin et tout à coup il illumina des montagnes et des montagnes de sable. Enfin, à midi, nous arrivions à destination.

### *Bombay*

C'est avec une profonde reconnaissance que nous sommes descendues de l'avion. Nous respirions pour la première fois l'air chaud de Bombay. Dans le hall de l'aéroport, de grands ventilateurs au plafond faisaient un bruit intense et les gens grouillaient. Nos sacs à main étaient entassés par terre au milieu du hall. Une hôtesse nous dit simplement : « Prenez ce qui vous appartient. » Toutes, nous nous sommes presque jetées sur nos sacs ; chacune trouva le sien et constata avec soulagement que tout y était bel et bien !

Une amie anglaise était venue à notre rencontre. Elle nous conduisit à travers Bombay. Nous roulions

tantôt dans les rues où circulaient des Indiens bien habillés et où se trouvaient de beaux magasins, tantôt dans les bidonvilles, où les gens sont vêtus de loques pleines de trous. Dans les petites rues, les boutiques sont ouvertes et étroites ; les vendeurs assis sur la table, jambes croisées attendent les clients. Les enfants errent dans les rues parce qu'ils n'ont pas de foyer. Avoir vu cette misère, cela reste comme une angoisse dans le cœur.

Le même soir, un petit avion nous amena à Poona, ville d'un million d'habitants, avant la montée à Panchgani. Tôt le matin, je fus réveillée par des marchands à la criée. Cela me rappelait mon enfance. De nouveau, nous avons passé par ces rues pleines de gens, d'enfants, de bêtes de toutes sortes : chiens, porcs, vaches, chèvres, bœufs, pêle-mêle, dans un concert de klaxons. Nous ne pouvions nous empêcher de rire, de nous exclamer et de comparer avec la Suisse.

### *Panchgani, à six cents kilomètres de Bombay*

Plus nous montions, plus les prés devenaient verts. C'était presque la fin de la saison des pluies et de petites fleurs alpestres nous réchauffaient le cœur.

La région de Panchgani est très pittoresque, elle est entourée de collines d'un vert intense, la terre brun rouge est rocheuse. Les vieux arbres presque courbés de vieillesse font tout à coup un point sombre dans le paysage. Au coucher du soleil, tout cela formait un panorama unique.

Enfin, nous y voilà ! Une rangée de drapeaux de plusieurs pays, y compris la Suisse, flottaient à

l'entrée du jardin. La grande maison était ornée de pots de géraniums d'un rouge éclatant.

Nous arrivions dans un véritable chantier. En effet, grâce aux dons de milliers de personnes d'Asie, d'Europe et d'autres continents, deux beaux bâtiments avaient été construits et les travaux battaient leur plein pour l'édification d'une troisième maison, où devaient se trouver une salle à manger, une salle de conférences et un théâtre. Les architectes de plusieurs pays fournissaient leur travail sans demander d'honoraires ; un syndicaliste d'Australie, venu avec sa femme pour deux ans, surveillait les travaux de menuiserie et les fournisseurs indiens avaient consenti des rabais importants.

Une centaine d'ouvriers, hommes et femmes, travaillaient à cette construction. Certains, venant de la vallée, faisaient tous les jours jusqu'à deux heures et demie de marche, montant le matin et redescendant le soir. Il n'y avait aucune machine pour faciliter les travaux, car il fallait occuper autant d'hommes que possible pour leur donner la chance de gagner leur repas quotidien.

Les responsables ne dirigeaient pas seulement les travaux, ils veillaient aussi à ce que chacun soit heureux et trouve un sens à sa vie. Certains de ces ouvriers disaient : « Même si on nous offrait un meilleur salaire ailleurs, nous ne voudrions jamais partir d'ici. »

### *La ferme*

Dans de tels centres où viennent des centaines de personnes, dont beaucoup d'étrangers, la question de la nourriture reste un problème. Tout est aride

aux alentours ; les paysans avaient abandonné l'espoir d'y faire pousser quelque chose.

Panchgani est comme une oasis sortie du désert. On a construit des citernes pour récolter l'eau pendant la saison des pluies et irriguer la terre. En nous promenant dans les jardins, nous étions ébahis de voir tout ce qui poussait : des tomates commençaient à rougir, il y avait de grands carrés de haricots et d'autres légumes, des quantités de fraises presque mûres qui vous mettaient l'eau à la bouche, un grand champ de pommes de terre — chose rare — était prêt pour la récolte. Près de la maison, il y avait un bassin où frétilaient les poissons rouges et jaunes. L'herbe semée pour les vaches était déjà belle et verte. On avait planté des parterres de fleurs de toutes couleurs pour décorer les maisons. Après les pluies, la végétation pousse avec une telle rapidité qu'on la voit grandir de jour en jour.

Un ménage de fermiers de Nouvelle-Zélande a laissé ses terres et est venu aider à installer une ferme. Un beau jour sont arrivées les premières vaches que des amis Australiens envoyaient en cadeau. Aujourd'hui, l'étable est pleine et ces vaches, au lieu de donner les trois litres de lait habituels en Inde, en donnent sept à huit par jour. Le surplus est vendu dans les écoles du village de Panchgani, où il est très bienvenu. Le manque de lait est un grand problème en Inde ; seuls les enfants et les vieillards peuvent généralement en recevoir. Des amis du Luxembourg ont envoyé les premières poules ; maintenant il y en a des centaines. Quelle joie de récolter tous ces œufs !

### *Ceux de la région*

Dans la région de Panchgani, comme dans le reste de l'Inde, il y a des milliers de paysans misérables et de gens sans travail qui mendient. Beaucoup sont venus à Panchgani voir ce qui se passait, ou prendre part à une conférence. J'en ai vu plusieurs, parmi beaucoup d'autres, qui ont renoncé à boire et à fumer et décidé d'employer leur gain à nourrir leurs enfants.

Beaucoup avaient abandonné leur champ, croyant qu'il n'était pas rentable. Voyant tout ce qui poussait dans notre centre et désireux de prendre leurs responsabilités, ils se remirent à cultiver leurs terres. Ceux qui ne travaillaient que deux à trois heures par jour se mirent à l'œuvre jusqu'à sept et huit heures. Certains, qui se disputaient auparavant, commencèrent à travailler ensemble et le résultat fut bien supérieur. Ils purent récolter assez pour leurs besoins et même partager avec d'autres et porter une contribution aux conférences. Ces expériences ont eu beaucoup de répercussions dans le pays ; des membres du gouvernement régional même s'y sont intéressés.

### *Délégués du monde entier*

Une conférence allait commencer. Des Indiens, presque assis, nettoyaient fiévreusement avec un tout petit balai la maison, le jardin et même les rues. Quand nous leur disions bonjour, en langue indienne : « namaste », leurs grands yeux brillaient et ils joignaient les mains pour répondre.

Les délégués arrivèrent d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de différents pays d'Asie, d'Afrique et

d'Europe. Ils représentaient diverses religions. Comment concilier toutes ces races, ces religions, ces mentalités en une seule force, capable de changer le monde ? Seule l'action de Dieu peut y parvenir. Frank Buchman nous avait appris que quand l'homme écoute, Dieu parle, quand l'homme obéit, Dieu agit et des miracles se passent.

Au cours d'une réunion, nous avons appris qu'il manquait cinq cents roupies pour payer les ouvriers le même soir. Après un moment de silence, chacun a donné ce qu'il pouvait. En pensant à ces ouvriers, j'étais inquiète, mais quel plaisir et quel soulagement de voir le soir hommes et femmes qui sortaient du bureau avec leur paie ! La joie s'exprimait sur leur visage, plusieurs avaient des billets à la main et les comptaient en souriant tout en marchant. Ils savaient d'avance ce qu'ils allaient en faire. Et moi, qui me rappelais mes paies à la fabrique, je pouvais les comprendre et me réjouissais de tout cœur avec eux.

Mme N. et moi avons eu aussi l'occasion de faire part de nos expériences personnelles de changement. Cela frappait les gens de voir une femme d'industriel et une ancienne ouvrière parler ensemble. Nous plaisantions souvent entre nous, disant que mon amie représentait les capitalistes et moi les prolétaires.

Un jour arriva une délégation industrielle, un patron, des cadres et des ouvriers. Il y avait eu quelques jours avant de graves émeutes et un mort dans cette fabrique. Ils étaient très méfiants les uns envers les autres. Au centre de Panchgani, ils apprirent à écouter leur voix intérieure et, chaque jour, il y avait de nouvelles réconciliations entre eux. Ensemble, ils

décidèrent d'apporter un esprit nouveau dans leur usine et dans l'industrie du pays.

Chaque participant à la conférence aidait aux travaux de la maison. Les hommes en Inde n'ont pas l'habitude de faire ce genre de travail. A Panchgani, beaucoup firent leurs premières expériences et souvent on entendait des éclats de rire. Un syndicaliste déclara joyeusement : « Aujourd'hui, j'ai fait quelque chose que je n'ai jamais fait de ma vie, j'ai été à la cuisine préparer les légumes, mais comme ma femme ne voudra pas le croire, je me suis fait photographe pour le lui prouver. »

Mais les participants qui m'ont laissé la plus forte impression furent deux hommes de la caste des « intouchables » que le Mahatma Gandhi appelait « enfants de Dieu ». Autrefois, ils ne pouvaient aller à l'école, ni apprendre une profession.

Autour d'une tasse de thé, l'un d'eux nous raconta comment, en écoutant la voix intérieure, il eut sa vie transformée. Il décida alors de créer pour les enfants de sa caste une école du soir, que deux cent cinquante élèves environ fréquentent maintenant. Il avait trouvé des maîtres pour leur apprendre l'alphabet, mais il nous dit : « Je ne veux pas qu'ils apprennent simplement à lire et à écrire, j'aimerais aussi qu'ils apprennent à être honnêtes et à vivre dans notre monde si plein de corruption. »

Il habite dans une petite cabane de deux chambres. L'une sert de cuisine. Dix personnes, sa famille et celle de son frère, dorment dans l'autre. Lui-même se lève très tôt le matin et va sur le petit balcon pour se recueillir.

### *Telle que je suis*

Je fus très frappée de voir que ces gens si misérables matériellement avaient un cœur simple, non embarrassé par l'intellectualisme européen, qui leur permettait d'entendre spontanément la voix de Dieu.

Dans ma jeunesse, je n'avais pas pu apprendre un métier, faute d'argent ; j'avais bien souvent envié les autres, m'imaginant qu'avec davantage d'instruction j'aurais pu être plus utile dans le monde.

C'est à Panchgani que j'ai vraiment compris qu'il n'est pas nécessaire d'être tellement instruit pour servir Dieu. Mon contact avec les Indiens m'aida à m'accepter une fois pour toutes telle que je suis.

Pour la première fois peut-être, je pus dire à Dieu : « Merci de m'avoir créée une femme toute simple. » Et pourtant, quand je regarde le chemin parcouru, il me semble avoir passé par une université, celle de la vie !

### *Le Nouvel-An*

Nous avons eu la chance d'assister en novembre à la grande fête de Divali, qui est pour les Indiens ce que sont pour nous Noël et Nouvel-An. Pour beaucoup d'entre eux, les livres de comptes sont bouclés, la nouvelle année commence. Cette fête est le symbole de la lumière ; toutes les maisons sont nettoyées du haut en bas et décorées de bougies, même les rues sont balayées. Tous ceux qui le peuvent achètent de nouveaux habits.

A la grande cérémonie, tous sont assis par terre en rond, jambes croisées, pour manger le curry à la lumière des bougies. Nous, les étrangers un peu plus

âgés, nous étions assis autour d'une table. La coutume veut que les frères fassent un cadeau aux sœurs qui leur ont fait de la bonne cuisine ; souvent ils leur font aussi des farces. L'atmosphère est gaie et heureuse.

Après le repas, tout le monde sort dans la nuit, sous un ciel splendide, constellé d'étoiles ; on fait partir des feux d'artifice ; ce n'est pas seulement pour le plaisir de voir un spectacle, c'est aussi un acte pieux qui consiste à chasser les mauvais esprits. Leur religion recommande que chacun, avant cette fête, mette sa vie en ordre, afin de repartir avec un cœur pur et libre dans la nouvelle année.

### *Départ de Panchgani*

A la fin de novembre, le cœur un peu serré, nous avons dû quitter cet endroit où nous avions trouvé tant de nouveaux amis.

C'était une magnifique journée ensoleillée. Descendant en voiture, nous dépassions de temps à autre un petit temple ; les Indiens assis devant attendaient les visiteurs, espérant recevoir quelques sous. Au bord d'un étang, des femmes en saris très colorés faisaient la lessive ; les unes frappaient vigoureusement le linge contre les pierres, d'autres l'étendaient sur l'herbe pour le faire sécher au soleil.

Un peu plus bas, nous rencontrâmes toute une troupe de gitans. Quel tableau aux multiples couleurs et si sympathique ! C'était comme une image d'un de mes livres d'enfant. Au milieu de la troupe marchaient plusieurs paires d'ânes, reliés deux à deux par une barre. Les ânes portaient les mères gitanes avec leurs bébés dans les bras. Entre eux, sus-

pendues à la barre, brinqueballaient des corbeilles avec toutes sortes d'objets. Parfois même, il en sortait une tête d'enfant, qui avait l'air fort satisfait. Le long du cortège, des chiens veillaient à ce que tout aille bien. Les gitans étaient tout couverts de bijoux ; ils en avaient dans le nez, autour de la tête, sur la ceinture, aux doigts, aux pieds. Et tout cela scintillait au grand soleil et nous éblouissait presque. Je n'aurais pas pu me représenter tout ce monde au milieu de notre civilisation occidentale ; mais là, ils avaient l'air si heureux !

Un petit avion nous amena pour quelques jours à Bombay, où nous avons encore plus ressenti la grande misère de l'Inde en voyant ces familles qui n'ont même pas une baraque pour s'abriter et qui logent sur les trottoirs. Ce spectacle nous serrait le cœur et on se demande comment il est possible que tant de gens puissent passer à côté de cette souffrance sans s'émouvoir. Nous avons compris que c'était parce qu'il y a trop de misère : devant ce problème qui vous dépasse tellement, on se blinde, on devient dur, seule façon de se défendre. Si je n'étais pas convaincue que tout peut changer dans le monde, j'aurais probablement la même attitude. Je souhaite avec ferveur que la lumière d'espérance qui brille à Panchgani s'étende peu à peu à cet immense pays.

### *Delhi*

Si Bombay est une vieille ville où l'on se sent au cœur de la vie indienne, c'est avec un certain soulagement qu'on arrive à Delhi, où la misère est moins apparente. Même s'il s'y trouve aussi des bidonvilles,

il y a plus de confort et l'on se rend compte qu'on est au siège du gouvernement. A part les bâtiments officiels qui sont impressionnants, il y a aussi d'anciens forts et un immense jardin zoologique où nous avons pu voir des tigres.

Delhi est plus au nord et nous y avons eu moins chaud. En novembre et décembre, c'est le plein hiver. Mais Mme N. et moi jouissions des journées ensoleillées et nous n'avons eu besoin de nos parapluies que pour nous protéger du soleil. Le matin ou le soir cependant, nous rencontrions des Indiens avec des foulards de laine autour de la tête et emmitoufflés dans de grandes couvertures chaudes. Nous pensions d'abord qu'ils étaient malades ; c'est seulement par la suite que nous avons compris que c'était leur habillement d'hiver. Comme le chauffage et les cheminées n'existent pas dans les maisons, on les voit le soir manger leur curry autour du feu allumé dehors pour se réchauffer. Ces scènes de famille vues à travers un air enfumé étaient du reste très sympathiques.

Un jour, nous avons été invitées à un dîner-curry. Le père de notre hôte avait été un héros national et son monument se trouve au centre de la ville. Lui-même est un des chefs du parti de l'opposition. Sa femme et lui ont assisté, il y a bien des années, à une conférence de Caux. Convaincu que son pays a besoin de principes moraux absolus, il désirait nous faire rencontrer de ses amis politiques. Une douzaine sont venus, avec leurs femmes, ces dernières vêtues de saris magnifiques.

Ne connaissant rien à la politique indienne, je m'étais dit : « Qu'allons-nous faire dans ce milieu ? » et j'avais beaucoup hésité à accepter cette invitation.

Mais, pendant un moment de silence, j'avais eu la pensée que je devais tout simplement être moi-même et apporter des fleurs à l'hôtesse, bien que ce ne fût pas la coutume.

En arrivant, je fus présentée à l'hôtesse et, alors que je voulais lui donner les fleurs, elle s'exclama à voix basse :

— Pas pour moi, mais pour mon mari qui a son anniversaire.

— Bonne fête ! dis-je à notre hôte, lui tendant mon bouquet.

Ma timidité disparut devant son plaisir !

Quand on est à Delhi, on ne peut manquer d'aller jusqu'à la ville d'Agra, où se trouve le Taj-Mahal. C'est un temple avec un tombeau entièrement en marbre, construit par un empereur en souvenir de sa femme bien-aimée : une des sept merveilles du monde.

Là, pour la première fois, j'habitai deux jours dans un magnifique hôtel international. Ce qui me faisait le plus d'impression, c'étaient les serviteurs avec leurs magnifiques costumes, leurs turbans roses ou verts, leur attitude digne et noble, servant sans importuner ni se faire remarquer. L'un d'eux me raconta qu'il était depuis sept ans dans cette place et qu'il était parfaitement heureux. Sachant moi-même ce que c'est d'être au service de quelqu'un du matin au soir, je dus m'avouer que j'étais loin d'avoir toujours eu cette qualité de don de soi pour remplir ma tâche. Et je me dis : « Cet esprit de service, n'est-ce pas ce dont nous avons le plus besoin, dans nos établissements, nos familles ? Si nous apprenions de nouveau à prendre soin les uns des autres ! »

### *Chez la femme du ministre*

Rendre visite à une femme de ministre était bien la dernière des choses que j'aurais pensé faire. Mais dans le plan de Dieu tout devient possible. Juste avant notre départ, nous fûmes invitées chez la femme du ministre d'un grand Etat indien, qui compte environ quinze millions d'habitants.

Nous arrivions avec quelques battements de cœur et en priant intérieurement, mais elle nous reçut avec une telle grâce et dignité que toute ma peur disparut. A peine étions-nous assises dans un accueillant salon, avec de beaux meubles anciens, qu'elle nous bombardait de questions : « Pourquoi êtes-vous venues en Inde ? Que pensez-vous de ce pays ? Quelles sont vos expériences ici ? » Encouragées par elle, nous lui avons dit ce que les Indiens, avec leur simplicité et leur humilité, nous avaient appris, et aussi toutes les convictions que nous avions pour son pays et le monde.

Quand elle apprit que Mme N. avait plus de soixante-quinze ans, qu'elle écoutait tous les jours la voix intérieure pour obéir à Dieu, et qu'ainsi nous avions senti que nous devions aller en Inde, elle s'exclama : « Oh ! s'il vous plaît, restez en Inde, nous avons besoin de femmes comme vous pour nous aider. » Elle nous accompagna à l'auto, nous répétant : « S'il vous plaît, revenez. »

### *Départ*

Deux jours après, nous quittions l'Inde. Assise dans l'avion à côté d'un hublot, j'aperçus au loin une chaîne de glaciers. Je demandai, fort excitée, à

l'hôtesse si c'était l'Himalaya ! Le capitaine le confirma par haut-parleur. Durant vingt minutes, ces glaciers majestueux défilèrent sous nos yeux dans une lumière étincelante. C'était un rêve réalisé !

Ce voyage en Inde représenta, pour Mme N. comme pour moi, le couronnement de notre vie.

Mais il faisait bon rentrer au pays. Je fus alors frappée de constater combien de gens en Suisse croient que le plus grand problème en Inde est la pauvreté. Pourtant Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma, nous avait dit : « Nous avons besoin d'aide matérielle, mais si vous, les Européens, vous nous donniez tout votre argent jusqu'à devenir pauvres vous-mêmes, vous ne nous auriez pas encore aidés, car ce dont nous avons le plus besoin, ce sont des hommes et des femmes qui apportent la réponse à la corruption et à la violence et nous apprennent à travailler et à nous unir ! »

### *La Turquie*

« Il faut porter le monde entier dans notre cœur », disait souvent Frank Buchman. Je me demandais comment cela était possible.

Quelques années après le voyage en Inde, une jeune fille turque, qui désirait apprendre le français, est venue vivre pendant deux mois dans notre foyer. C'est à travers elle que j'ai appris à comprendre le caractère et les habitudes de la Turquie.

Un peu plus tard, ses parents et des amis qui s'intéressent au Réarmement moral invitèrent un groupe de femmes toutes simples d'Europe, à venir dans leur pays.

Un programme de chaque jour était soigneusement préparé par nos amis turcs. Pendant les repas dans diverses familles et au restaurant, mais aussi en visitant cette ville d'Istanbul, avec ses mosquées et musées merveilleux, il se créa des liens d'amitié pour la vie. On apprit à écouter ensemble notre voix intérieure et à partager ce qui nous tenait le plus à cœur. Nous comprenions que ni les traditions ni les religions différentes ne peuvent nous empêcher de lutter ensemble pour un but commun, pour un monde sans haine et sans divisions.

Les problèmes de survie de la Turquie sont grands, les forces négatives travaillent avec acharnement parmi les jeunes. Mais ce peuple au cœur chaud, qui offre une hospitalité comme nulle part ailleurs, est certainement appelé à donner quelque chose au monde.

Une année après, cette voix intérieure me dictait pendant un recueillement de retourner en Turquie. Comme j'avais prévu d'aller à une conférence à Londres, je n'étais pas du tout prête à obéir. Pendant trois semaines, je cachai donc cette pensée. Quand je commençai à être de plus en plus tourmentée et que je perdis la paix du cœur, j'acceptai de laisser briser ma propre volonté et d'être prête à tout. J'en parlai à des amis ; ils n'eurent aucun doute que l'idée de retourner en Turquie était une bonne inspiration.

C'est ainsi que je suis repartie, avec une amie, veuve de pasteur. Pendant les cinq semaines que nous avons passées là, nous avons été invitées à trente-huit rencontres dans de nombreuses familles. Nous nous sentions très incapables, mais tous les soirs nous nous mettions à genoux et Dieu nous

redonnait la force et l'inspiration pour être nous-mêmes et donner ce que lui nous donnait. J'ai compris ainsi que, petit à petit, le monde entier prend place dans notre cœur.

## CONCLUSION

J'arrive au bout de ce récit. J'ai atteint septante ans ; avec ma santé fragile, je ne pensais pas y arriver ! Et me voilà au « troisième âge ». Mais qu'est-ce que cela signifie vraiment ? Dans mon enfance, on n'en parlait pas. Je pense à mes grands-parents qui avaient élevé douze enfants et qui, jusqu'à leurs quatre-vingts ans, descendaient tous les matins au sous-sol pour tisser. Il n'existait pas d'assurance vieillesse ! Pourtant nous ne les entendions jamais se plaindre de quelqu'un, ou revendiquer quelque chose. Ils étaient pauvres, mais unis, et craignaient Dieu.

Pour moi qui ai vécu par la foi, sans aucun salaire depuis plus de trente ans, l'arrivée chaque mois d'un montant de l'assurance vieillesse représente un immense cadeau. J'ai toujours envie d'exprimer ma reconnaissance à l'Etat et à ceux qui ont mis sur pied cette œuvre merveilleuse de solidarité. Cela me permet de partager un petit appartement avec une de mes amies et c'est la première fois de ma vie que je peux dire : « Je suis chez moi. »

Mais je sais que cela ne suffit pas pour être heu-

reuse quand on est âgée. Je connais beaucoup de personnes qui, bien portantes ou malades, vivent leur âge avec joie et courage, et encouragent les autres. Mais j'ai le cœur serré en constatant que beaucoup d'entre nous avons perdu la notion du sens de la vie et ne savons plus pour qui vivre.

Un jour, quand j'étais malade et sans force, un ami, professeur de théologie, me dit : « Si dans chaque maison, il y avait une personne malade qui prie pour son entourage et le monde, ce monde serait bien différent. »

Jeunes ou moins jeunes, le monde n'a-t-il pas un urgent besoin de nous tous ? L'âge ne peut nous empêcher d'écouter Dieu et de lui obéir. Le général Mac Arthur a dit : « On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années ; on devient vieux parce qu'on a déserté son idéal. Les années rident la peau, renoncer à son idéal ride l'âme. » Et saint Paul (2 Cor. 4. 16) : « Lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. »

Lorsqu'on m'a demandé d'écrire l'histoire de ma vie, j'ai accepté par obéissance à une conviction intérieure. Ouvrant le Nouveau Testament, je suis tombée sur ce texte (2 Cor. 4. 7) : « Nous portons un tel trésor dans des vases de terre afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu et non pas à nous. » Dans mon esprit, je voyais une source jaillissante déborder d'un vase ; une voix intérieure m'a dit : « Voilà ta vie, elle est humaine et ordinaire, mais pleine de miracles que j'ai faits pour toi, écris-la. »

Je ne suis pas une intellectuelle, je suis une femme toute simple. J'ai écrit en tremblant, me sentant très

incapable, mais ce récit a pu voir le jour grâce à Dieu et grâce à mes amis auxquels je dois une immense reconnaissance. Si j'ai pu vivre tant de choses, je ne mérite rien. C'est à celui qui m'a tout donné et qui m'a merveilleusement guidée que je dis merci et rends honneur.

Je crois que des milliers de gens comme moi peuvent faire l'expérience que Dieu est, qu'il nous aime, qu'il nous parle et fait des miracles. Je suis convaincue qu'il a un plan pour chacun de nous qui cherchons un sens à la vie.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	7
Avant-propos . . . . .	11
1. Enfance . . . . .	13
2. Je gagne ma vie . . . . .	27
3. Au foyer pour collégiens . . . . .	37
4. « La Grande Aventure » . . . . .	51
5. Caux . . . . .	69
6. En France . . . . .	81
7. En Hollande . . . . .	87
8. En Amérique latine . . . . .	91
9. Une nouvelle pâtisserie . . . . .	107
10. L'Inde . . . . .	111
Conclusion . . . . .	131

Achévé d'imprimer en avril 1990  
sur les presses de l'Atelier Grand SA  
au Mont-sur-Lausanne  
(Suisse)